THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1319

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Les
Surprises du sommeil
ou rêves,
tragi-com. burlesque
en 1 a. en
par Malbranche
en vers

BIBLIOTECA
REVOLUCIONARIA

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.
FRATERNITÉ

LA SURPRISE

DES

HOMMES ÉGARÉS,

TRAGI-COMÉDIE-BURLESQUE,

FAIT HISTORIQUE,

EN QUATRE ACTES ET EN VERS;

Suivie d'évolutions et de plusieurs couplets patriotiques.

DÉDIÉE AUX DÉFENSEURS

De la République une et indivisible.

PAR MALBRANCQ, GÉNÉRAL DE BRIGADE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,
IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ.

L'AN Ve. [1797.]

PERSONNAGES.

JUSTE, commandant la colonne de la troupe de la république.

L'ÉGAL, sous-officier.

LIBRE, soldat.

AGATHE, bonne républicaine, résidant dans sa ferme.

LE VIEUX MATHURIN, résidant avec son fils.

MATHURIN, veuf, fermier d'Agathe.

AIMÉ, âgé de cinq ans, fils de Mathurin.

SANS-RAISON, chef d'hommes égarés.

ARLEQUIN, valet et cuisinier de Sans-Raison. (*Ce rôle peut se jouer en valet, étant armé d'un sabre, et se nommer Aimantin ; et en crispin.*

L'ENTRAINÉ, sous-chef d'hommes égarés.

COURAGEUX, } soldats républicains.
VAILLANT, }

MONTE-A-L'ASSAUT, } hommes égarés.
BRISE-TOUT, }

TROUPE DE LA RÉPUBLIQUE.

HOMMES ÉGARÉS.

Troupes de la république pour cette expédition, le premier bataillon du ci-devant 29^e^. régiment d'infanterie, un détachement du bataillon des chasseurs du Mont-des-Chats, et les compagnies franches des communes de Rennes et Château-Giron.

LA SURPRISE
DES
HOMMES ÉGARÉS,
TRAGI-COMÉDIE BURLESQUE,
FAIT HISTORIQUE.

ACTE PREMIER.

La scène commence à huit heures du soir, en été, dans la nuit du 19 au 20 germinal an 4e, vis-à-vis deux maisons adjacentes dans le village de la Tremblais, commune de la Valette, département d'Ille et Villaine. Le fort de l'action se passe à deux heures du matin; les maisons doivent être sur la gauche en face des spectateurs. Comme le pays est couvert, on mettra plusieurs arbres au fond du théâtre.

SCÈNE PREMIERE.

AGATHE, *seule, et avec tristesse.*

QUELLE position! la fin de cette année
Ne nous prépare pas une autre destinée.
Dans ce lieu solitaire, à qui dois-je obéir?
(*Avec douceur.*)
Aux lois de mon pays que je ne puis haïr.
Si ces êtres cruels pillent notre village,
Je ne souffrirai pas qu'on me fasse un outrage.

Malgré la monarchie et malgré mes tourmens,
Je veux être fidelle à mes derniers sermens;
Et j'aime mieux souffrir pour ma chère patrie,
Que de voir triompher l'injuste tyrannie.
En voyant en ces lieux un barbare assassin,
Je ne pâlirais pas de mourir de ma main.
Si ce malheur m'attend, afin qu'on s'en souvienne,
Je leur ferai savoir que je suis citoyenne.
La cause populaire est celle que mon cœur
Desirera toujours son bien et son bonheur.
Quand verrons-nous la fin de ce temps de misère?
Que mon frère est heureux d'être sur la frontière!
En servant sa patrie, il se fait un renom;
Si du moins il savait mon cruel abandon.....
S'il ne me restait pas la flateuse espérance
De revoir avant peu la paix et l'abondance;
Oui, je dirai sans cesse : O ma propriété!
Je te quitte en aimant ma chère liberté.
Que vois-je?.... Un militaire. Etant par fois peureuse,
Je vais me retirer.

SCÈNE II.

L'ÉGAL, AGATHE.

L'ÉGAL, *avec armes et bagage, s'essuyant.*

La rencontre est heureuse.
Ecoutez.....

AGATHE, *rentrant doucement chez elle.*

Impossible.....

L'ÉGAL, *à part.*

Elle a les traits charmans. (*Haut.*)

Croyez-moi l'ennemi des soldats turbulens.
Vous êtes bien méchante; approchez, ou j'avance. (*Apart.*)
Elle a sans doute peur d'entrer en conférence.
(*Agathe sort.*)

SCÈNE III.

L'ÉGAL, *seul.*

Moi qui viens tout exprès pour garder sa maison.....
Ma foi, c'est tout au mieux entendre la raison.
Enfin, me voilà seul. L'avant-garde est tranquille.
Le soldat d'aujourd'hui qui protège un asyle
Sait remplir son devoir; et l'honnête habitant
Aime à remplir le sien pour le rendre content.
Ces hommes égarés leur font tourner la tête;
Quand nous pouvons les voir, c'est pour nous une fête :
D'abord le feu s'anime; enfin ces scélérats
Fuient tous en entendant notre charge à grands pas;
Et, derrière une haie, en se couvrant de gloire,
Partent de deux en deux pour le saint purgatoire.
Quant à nous, dans un camp ou même en faction,
Nous ne pensons qu'au bien de notre nation.
Je me plais au service autant que j'aime à vivre. (*Il pense.*)
Le chemin le plus court est toujours bon à suivre.
(*Il visite son arme.*)
Quoi faire?..... Je le sais. Le devoir d'un soldat
Est de voir si son arme est d'abord en état.
(*Il cherche à ébranler sa pierre à feu.*)
Ma pierre à feu tient bien.... (*Il regarde dans sa giberne.*)

SCÈNE IV.

L'ÉGAL, LIBRE, *avec armes et bagage.*

L'ÉGAL.

Ma giberne est en ordre.

LIBRE, *à part.*

Voilà comme on agit quand on hait le désordre.

L'ÉGAL, *cherchant son épinglette.*

Voilà mon épinglette, et je puis maintenant
Attendre ces messieurs avec leur drapeau blanc.

LIBRE.

Moi de même.

L'ÉGAL.

C'est toi?.....

LIBRE.

Ma foi, j'ai pris l'avance.
J'estime mon sergent; qu'il a de complaisance!

L'ÉGAL.

Je le connais.

LIBRE.

Fort bien. Je hais mon caporal;
Il est capricieux et même un peu brutal;
Mes lieutenans sont doux; quant à mon capitaine,
Voilà bientôt un an qu'il s'amuse à Mayenne.

L'ÉGAL.

La balle, sans égard, sortant d'un mousqueton,
Nous traverse la tête aussi bien qu'un talon.
Une autre, en ricochant, vous attrape l'oreille;
L'on voudrait du combat être encore à la veille.
Un changement de front diagonalement

Est un très-beau coup-d'œil, faisant un feu roulant.
Un soldat, c'est beaucoup quand il sait se connaître;
Le nom ne suffit pas, c'est le tout que de l'être.

LIBRE.

C'est au feu qu'ou connaît la valeur des soldats;
Le héros, d'un coup-d'œil, remarque un faible pas.
Pour bien se garantir des éclats d'une bombe,
On a le ventre à terre au moment qu'elle tombe;
Elle éclate, on se lève, on rentre dans son rang;
Un boulet vient après vous chatouiller le flanc.
Tu dois avoir connu ce grenadier sévère,
Qui perdit son bras droit dans la dernière affaire....

L'ÉGAL.

Il était amusant.

LIBRE.

Un jour, dans un banquet,
Il nous a bien fait rire avec un freluquet.
Ce freluquet lui dit d'un ton fait pour déplaire :
Vous vous êtes battu la campagne dernière ?
Le grenadier répond : C'est le sort des guerriers;
Et voici comme on fait la moisson des lauriers.
On forme un plan d'attaque; en marchant en silence,
On trouve le moment de prouver sa vaillance.
Nos braves canonniers, avec un seul canon,
Iraient incendier le manoir de Pluton.
Cavaliers et hussards, l'un charge et l'autre taille;
Et, un instant après, nous gagnons la bataille.
Nos soldats, imitant nos dragons et chasseurs,
Sauront toujours se battre en zélés défenseurs.
Un officier nous dit : Pour moi, mon camarade,
J'escamote un boulet tout comme une muscade.
Le premier, me dit-il, qui quittera son rang,

Doit s'attendre à coucher à la garde du camp.
Nous avons des vainqueurs que la délicatesse
Leur fait adroitement attendre la vieillesse.
Dans le temps qu'il disait ce risible discours,
Un boulet, en passant, nous rafla trois tambours.
Ce boulet en fureur traverse une prairie,
Et va couper le nez..... d'un marchand d'eau-de-vie.
On parle du combat; l'un, d'un autre côté,
Trinque avec son voisin et boit à sa santé.
Les soldats sont contens; sans aimer le pillage,
On visite les morts et même un équipage.
Et moi, pour profiter d'un si joli butin,
Un boulet m'emporta mon bras dans un ravin.
L'hôpital aussitôt me fut si nécessaire,
Que l'on m'y transporta dessus une civière.

L'ÉGAL.

C'est nn coup malheureux.

LIBRE.

Laisse-moi d'un combat
T'en exprimer encore un autre résultat :
Un hussard lestement s'éloigne de la foule;
Entrant dans un village, il respecte une poule;
Dans une cheminée il regarde un jambon,
Et, sans perdre de temps, il caresse un mouton.
L'autre dans un caveau connaissant sa besogne,
Regardant en pitié du vieux vin de Bourgogne,
Il vous casse trois pots pour un seul cornichon,
Il en goûte, en disant : Nix, nix, nix, nix, pas bon.

L'ÉGAL.

Cependant un hussard n'est pas bien difficile.

LIBRE.

Sans vouloir en parler, il n'était guère habile.

LÉGAL, *en riant.*

Je pense à ce boulet. Sans vouloir plaisanter,
Ce freluquet méchant devait bien écouter.
(*D'un sang froid.*)
On en connaît plus d'un qui parle de la guerre,
Qui ne verront jamais l'ennemi par derrière ;
Enfin, à les entendre, on croit qu'ils on tout fait.
Qu'ont-ils fait ?.... Devinez..... La guerre au cabinet.
L'un sera le premier pour écrire à son père,
Qu'il a vu l'ennemi rouler sur la poussière.

LIBRE.

C'est me peindre un héros, qu'on nomme *Fanfaron*,
Qui n'ose voir de loin la mèche d'un canon.
(*Avec douceur.*)
Enfant de la patrie ! écoutez sa voix tendre !
(*D'un ton ferme.*)
Avez-vous oublié l'art de vous bien défendre ?
Au lieu de mépriser la réquisition,
Allez au champ d'honneur y suivre Alectryon.

L'ÉGAL.

Tu ne contrefais pas l'accent d'un petit maître.

LIBRE.

L'homme pusillanime est facile à connaître.
Quoi faire d'un soldat (d'en parler j'en frémi)
Qui fait un feu d'enfer, et sans voir l'ennemi.

L'ÉGAL.

Grand défaut. Si d'un côté notre sort est funeste,
L'amour de la patrie heureusement nous reste.
Ayant la force en main, sachant nous réunir,
A quoi sert d'avoir peur du mal qu'on voit venir.
L'homme d'un grand sang froid, quand un complot éclate,
Doit être regardé comme un bon démocrate.

LIBRE.

C'est juste. Les combats forment les jeunes gens :
Nous en avons beaucoup.

L'ÉGAL.

Ils sont intéressans.
Un arrogant soldat, même avec de la force,
Tourne souvent la tête en brûlant une amorce.

LIBRE.

C'est la faute des chefs. Moi, j'aime mon pays :
Je serais cependant beaucoup mieux au logis,
Et pour plusieurs raisons ; aimant la solitude,
La culture aujourd'hui serait ma seule étude.....

L'ÉGAL.

L'étude de la guerre est celle qu'il te faut ;
Je fais cas d'un soldat quand il monte à l'assaut.
Celui qui parle peu, dans le siècle où nous sommes,
Peut devenir un jour l'exemple des grands hommes.

LIBRE.

C'est vrai ; mais un soldat qui n'est pas bien instruit
Appréhende toujours une attaque de nuit :
Par la même raison, un autre craint de même
De rencontrer le jour le moindre stratagême.
C'est une vérité : l'officier de talent
Est vraiment un trésor pour un détachement.
Celui qui ne sait rien manque à la théorie :
On sait que la bravoure est le premier génie ;
Mais celui qui possède un art si précieux
Sait trouver les brigands au pas silencieux.

L'ÉGAL.

Quand un soldat connaît parfaitement son arme,
Il est ferme à son poste et ne craint pas l'alarme.

LIBRE.

Quand on possède un chef qui n'est pas stoïcien,
Le soldat peu zélé ne s'occupe de rien;
Mais un bon militaire, ennemi du désordre,
Sait que la discipline est l'aimant du bon ordre.
On sait que le pillage accroît nos ennemis:
Un bon fantassin souffre autant qu'il est soumis.

L'ÉGAL.

On nous tend des filets. Sans être politique,
Je sais que les appas sont pour la république.
Dans une grande ville et dans un bourg lointain,
Chacun peut à présent connaître son voisin.
Abordons chaque grouppe, et faisons toujours face
A celui qui voudrait parler avec audace.
Dèsormais ne dormons que d'un œil peu fermé,
Et l'autre surveillant, toujours bien animé,
Nous fera découvrir une trahison noire.
Nos braves sénateurs doivent aimer à croire
Que tous les bons Français savent les soutenir.
Quand le fatal tocsin nous a fait réunir,
N'avons-nous pas su vaincre? On peut voir à la mine
Le dessein d'un mortel qui tente notre ruine.
En desirant le bien de notre nation,
Suivons toujours de près la moindre faction.
S'il n'en existe pas, il faut en prévoir une;
Par-là nous sauverons notre cause commune;
Et si ces scélérats se placent parmi nous,
C'est sur eux qu'il nous faut porter les premiers coups.
Tous ces conjurateurs, brûlant du même zèle,
Sont chargés de pouvoirs du grand roi de courcèle:
Desirant accomplir leur infâme dessein,
Ils tâchent d'imiter le bon républicain.

Le jeune d'Orléans, Pitt et autres encore,
Voilà les partisans que la rage dévore.
C'est en surveillant bien le prêtre, le dévot,
Que nous découvrirons la trame d'un complot.

LIBRE.

C'est juste. En détruisant l'opinion antique,
Nous anéantirons son partisan inique.
Qui contre son pays cherche à faire du mal
Doit s'attendre à périr par un revers fatal.
Obéissant aux lois, évitons les dépenses,
Et bientôt nous verrons rétablir nos finances:
Afin de voir plutôt renaître le bonheur,
Point de grace soudain pour un agioteur.
Les partis sont connus; et, malgré la critique,
J'aime autant un mandat que son prix métallique.

L'ÉGAL.

Cette calamité ne peut durer qu'un temps.

LIBRE.

Ce temps nous a causé de malheureux momens.
Depuis près de trois ans, cet abus est antique;
Ce fardeau pèse trop sur notre république.
Les mortels éclairés ont toujours des défauts.

L'ÉGAL.

Voilà précisément les auteurs de nos maux;
Mais ils n'existent plus. L'ami de la patrie
Est celui qui découvre une trame ennemie.
(*Ici l'Égal reconnait l'endroit où son pere a été victime de son patriotisme; il doit y avoir un écriteau à un arbre, où ces mots sont écrits:* Martyr de la Liberté.)
Que vois-je!....

LIBRE.

Qu'as-tu donc?

L'ÉGAL.

Voilà donc le chemin
Où mon frère expira sous un fer assassin!
C'est dans ce lieu fatal où son patriotisme
N'a pas pu résister contre le despotisme.
O mânes de mon sang, par un cruel fléau,
Te voilà pour jamais dans ce triste tombeau!
(On ne peut éviter un malheur qu'on ignore)
Ayant perdu l'espoir de te revoir encore,
Ce qu'il va me rester pour consolation,
C'est que tu sus mourir dans ton opinion. (*Avec illusion.*)
Tigre trop altéré, c'est ton cœur sanguinaire
Qui me fait rappeler la perte de mon frère;
C'est auprès de ce bois que ton sanglant poignard
A fait tout ce qu'on voit dans ton affreux regard.
Vois-tu sa sépulture? Hélas! je crois l'entendre.
Tu connais donc encor l'art de te bien défendre?
A l'âge de seize ans, aimant l'égalité,
Tu t'armas pour avoir ta chère liberté.
Abhorrant pour jamais l'infâme monarchie,
Jurons de maintenir notre démocratie.
Je le vois.... Je l'entends.... Comme il me tend les bras.....
Et toi, buveur de sang, tu ne me réponds pas;
Contentant chaque jour ta fureur criminelle,
Tu n'as donc jamais craint la vengeance éternelle?
S'il te restait encore un peu de sentiment,
Ne maudirais-tu pas ton indigne serment?
Ce n'est qu'en oubliant ton projet inutile,
Que nous verrons la fin de la guerre civile:
Tu ne peux te sauver que par cette action.

LIBRE, *à part.*

Le voilà revenu de son illusion.

LÉGAL, *après un moment de réflexion.*

Je gémis sur ta tombe ! O toi, suprême Maître,
Comme la Liberté, tiens encore à notre être.
Quand tu fis ce présent à nos républicains,
Ils firent le serment des vertueux Romains.
Contadins éclairés, plus d'esprit de vengeance ;
Dénoncez sans pitié les traîtres à la France.
Ne cherchant que la mort, ils conduisent vos pas,
Pour vous plonger encor dans un autre embarras.
Au moment d'une paix sur la terre et sur l'onde,
Auriez-vous le dessein de braver tout le monde ?
Croyez-moi, jouissez du droit de citoyen ;
Fuyez, fuyez le mal, et n'aimez que le bien ;
Abhorrant les tyrans, retrouvez en vous-même
L'amour de l'union, l'amour qu'un Français aime.
Et vous, soldats de nom, vous quittez vos drapeaux ;
C'est votre lâcheté qui cause encor nos maux.
Déserteurs malheureux, ingrats à la patrie, (*Avec douceur.*)
Accourez à la voix d'une mère chérie ;
Elle vous tend les bras ; revenez dans son sein :
Elle veut vous changer votre cruel destin. (*Avec humeur.*)
Quoi ! vous refuseriez un bien qui dépend d'elle !
Comment ! vous êtes sourds à sa voix maternelle !
Allez.... allez chercher le fruit de vos forfaits,
Et ne vous flatez plus d'avoir été Français.
Vous auriez imité nos vainqueurs d'Italie,
Au lieu que vous menez une odieuse vie.
Annoncez à vos chefs, qui méprisent nos lois,
Que leur sort est égal au dernier de nos rois ;
Ayant le même abri que les bêtes féroces,
Ne vous attendez pas d'échapper à nos forces ;
Et, si vous vous célez dans le moindre réduit,

Nous saurons vous bloquer le jour comme la nuit.
Un soldat courageux, connaissant l'ordonnance,
Sait qu'il faut obéir et marcher en silence.
C'est en nous rapprochant de tous les corps civils,
Que nos troupes pourront mieux braver les périls.
Connaissant les sentiers, le plus petit bocage,
Tant de renseignemens sont un grand avantage.
En coopérant tous au bonheur général,
Nous couperons plutôt la racine du mal.

LIBRE.

Que j'aime à t'écouter! ton amitié m'est chère;
Je gagne, en connaissant ton brillant caractère.
Tu viens de me prouver, par la mort d'un Français,
Que tu sers ton pays et desire la paix.
La douce liberté qui sait se faire entendre
Saura récompenser ceux qui l'ont su défendre.
Pour moi, je ne veux pas aller voir mes parens,
Sans avoir culbuté le dernier des tyrans.

L'ÉGAL.

Nous l'avons tous juré.

LIBRE.

Quelqu'un ici s'avance.

SCÈNE V.

LÉGAL, LIBRE, AGATHE, *ayant une cruchée de cidre et un verre.*

L'ÉGAL.

Tu pourras aisément faire sa connaissance.

LIBRE.

La connais-tu?

L'ÉGAL.

Beaucoup.

AGATHE, *à part.*

Ils se parlent tout bas.

L'ÉGAL.

Te voilà stupéfait....

LIBRE.

Vois ses charmans appas.....

AGATHE, *versant à boire à l'Egal.*

Cher citoyen, buvez.

L'ÉGAL.

Votre boisson pétille.

Agathe verse et donne à boire à Libre.

Libre, après avoir bu.

Tout est bon de la main d'une agréable fille.
Ce cidre est excellent. (*A Agathe.*) Buvez donc avec nous.

L'ÉGAL, *à part, à Libre.*

Je te laisse. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LIBRE, AGATHE.

AGATHE.

PLUS tard je veux boire avec vous.

LIBRE, *à part.*

(*Haut et prenant la main d'Agathe.*)

Hasardons une attaque, aimable citoyenne!.....

(*Agathe retire sa main.*)

Quoi! votre belle main appréhende la mienne?

(*Il reprend la main d'Agathe.*) (*A part*)

Tendre amour, apprends-moi l'art de pouvoir charmer.

AGATHE.

Vous me faites du mal. (*A part.*) Je vois qu'il veut m'aimer.

De

(*Haut.*)

De grace laissez-moi.

LIBRE, *à part.*

Ma passion s'enflâme. (*Haut.*)

Ce que je sens pour vous brûle au fond de mon âme.
Si vous êtes guerrière, aimé d'Alectryon,
Ce favori de Mars, ami de l'Union,
En sachant contenter la femme la plus belle,
S'il pouviat en ce lieu la rendre moins cruelle,
Je ne douterais plus de ma félicité.

AGATHE.

Consacrez votre amour à notre liberté.

LIBRE, *voulant l'embrasser.*

Acceptez ce baiser....

AGATHE, *le repoussant.*

C'est à quoi je m'oppose.

LIBRE.

Quoi! vous vous fâcheriez pour aussi peu de chose?
La femme qui refuse imite les bouquets
Qui flétrissent dans l'eau, qu'on ne porte jamais.
Je parle à cœur ouvert..... d'ailleurs c'est mon usage.
Qu'avez-vous à répondre?

AGATHE, *à part.*

Unique personnage.

LIBRE, *lui prenant la main.*

Votre superbe bras et votre teint charmant
Feraient tourner la tête au plus leste galant.
Non, non, Vénus n'a pas dans son aimable suite
Un objet tel que vous, pour qui mon cœur palpite.
L'absence ne fait rien sur ma discrétion.

AGATHE.

Je connais maintenant votre inclination.

Etant dans ce séjour depuis ma tendre enfance,
Je ne puis vous répondre avec tant d'éloquence.
Un militaire instruit, et sur-tout comme vous,
N'est pas embarrassé de faire des jaloux.
Cette guerre m'ennuie, et la magnificence.
(*Ici Agathe regarde fixement Libre.*)
Mais j'admire un mortel d'une belle prestance.
Quant aux prétendus beaux, je les hais à la mort ;
Quant à vous, citoyen, je pense à votre sort.

LIBRE, *avec contentement.*

J'en suis reconnaissant. (*A part.*) Mon heureuse planète
Me fait faire aujourd'hui la plus belle conquête. (*Haut.*)
Agréable embuscade, instant délicieux,
Vous pouvez vous flater d'aimer un cœur joyeux.
A la fin, vous m'aimez.

AGATHE.

Mieux qu'une impertinence.

LIBRE.

Aurai-je devant vous commis une imprudence ?

AGATHE.

Depuis que le soleil paraît sur nos cantons,
Mon sexe a toujours vu d'un bon œil les garçons.
Comme votre amitié n'est que momentanée,
A la paix nous pourrons parler de l'hyménée.
En connaissant quelqu'un qui hait nos ennemis,
A qui je dois tenir tout ce que j'ai promis ;
Enfin, vous voudriez avoir la préférence,
Pensez au résultat d'une telle démence.

LIBRE.

Je vois que vous doutez de mon sincère amour.

AGATHE.

La plus belle méthode est celle au goût du jour.

LIBRE.

Vous pouvez....

AGATHE.

Rien du tout.

LIBRE.

Sachez que je plaisante :
Allons, allons, gardez votre amitié constante.

AGATHE, *à part.*

Le voilà raisonnable.

LIBRE.

Ah ! ne vous fâchez pas,
On peut bien rendre hommage à vos divins appas.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉGAL.

LIBRE, *regardant l'Egal.*

Il faut vous oublier. Mon brave camarade
Sait que je n'aime pas à faire une algarade.
(*Libre embrasse subtilement Agathe.*)
Permettez.....

AGATHE.

Laissez-moi, je crains la fin du jour.

L'ÉGAL.

Tu peux, mon cher ami, redoubler pour mon tour.

LIBRE, *à Agathe.*

Dites-moi, pourrons-nous remporter la victoire ?

AGATHE.

Votre conduite ici fait que je le dois croire.

Une fille vraiment ne connaît rien à ça;
Mais, snivant la chanson, je vois bien que ça va.

(*Elle sort.*)

LIBRE.

Adieu, la belle enfant !

SCÈNE VIII.

L'ÉGAL, LIBRE.

L'ÉGAL.

ELLE est vraiment mignonne;
A présent, allons voir arriver la colonne.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHURIN, *seul, regardant autour de lui.*

QUELLE perversité! quel désordre cruel!
Que n'ai-je pour un jour l'autorité du ciel.
Jadis cette campagne était si florissante;
On y voit maintenant l'hécatombe effrayante
Toujours servir de guide; et sans un déserteur
Je n'aurai pu demain achever mon labeur.
Privé de mon repos et de ma nourriture,
Il reste dans mon cœur d'autres maux que j'endure....
Voilà deux ans bientôt que ce fécond terrain
Ne nous a pas produit un grain de sarasin.
Cruel fléau! Grand Dieu! fondateur de notre être,
En oubliant les rois, je t'adopte pour maître;
Prends pitié de mon sort..... Parmi tant de vivans,
Tu ne peux pas penser à tes meilleurs enfans.
Je ne suis plus à moi; mon peu de bien, ma vie
Ne m'appartiennent plus; tout est à ma patrie.
Les flateurs finiront. Quel est enfin le bien
Que peut faire un mortel qui hait le citoyen.
Quand on a supprimé les fêtes, les carêmes,
Les mœurs de ce temps-là sont aujourd'hui les mêmes.
Le blanc, le bleu, le rouge, enfin ces trois couleurs,
Malgré les noirs complots des vils conjurateurs,
Ne changeront jamais. Quand on a l'ame pure,
On peut rompre aisément le dessein d'un parjure.

Si l'on ne méprisait toutes les factions,
On ferait chaque mois deux constitutions.
Êtres écervelés, n'est-ce pas assez d'une;
Si vous aimiez un peu notre cause commune,
Penseriez-vous ainsi? Si vous aimez le bien,
Tâchez de conserver le nom de citoyen.
(Il se retourne avec inquiétude, fait le tour du théâtre pour s'assurer s'il ne vient personne.)
Je crois toujours les voir. Jadis dans cet asyle
Je travaillais le jour; j'étais la nuit tranquille:
Dans ce triste canton l'un me traite d'ami,
Pour ne pas faire voir qu'il est mon ennemi.
Braves législateurs, soutien de la patrie,
C'est de vous que dépend le bonheur de ma vie.
En consacrant vos noms à l'immortalité,
Ah! faites-nous jouir de notre liberté:
Conservant parmi vous la plus grande concorde,
Vous anéantirez cette insolente horde.
Malgré les factieux, en changeant nos destins,
Vous avez pour appui les bons républicains. (*Avec illusion.*)
Malgré l'entêtement de ce chef redoutable,
Je revois en ces lieux un mortel respectable. (*Avec humeur.*)
Erreur; c'est un brigand, c'est un lâche; et mes yeux
Fixent en ce moment son regard odieux;
Et pour mieux me prouver qu'il a commis un crime,
Sa main est rouge encor du sang de sa victime.

SCÈNE II.

AGATHE, MATHURIN.

AGATHE, *accourant.*

MATHURIN, qu'as-tu donc ?

MATHURIN, *interdit.*

Le plaisir de vous voir.
De grace ! croyez-moi, ne sortez plus le soir :
C'est trop vous exposer ; vous qui m'etes si chère !.....

AGATHE.

Je suivrai désormais ce conseil salutaire ;
Et ta prudence ici me prouve ta bonté.

MATHURIN, *avec transport.*

Je périrai pour vous et pour la liberté.
Mon cher fils !....

AGATHE.

Il repose au côté de ton père.
Puis-je savoir encor ce qui te désespère ?

MATHURIN.

Non, vous n'ignorez pas l'excès de mes tourmens.

AGATHE.

Va, mon cœur est touché des peines que tu sens ;
Mais des républicains l'autorité suprême
(Et leurs droits à l'abri du plus grand stratagême)
Va nous déconcerter les traîtres à jamais.
Pendant que ces brigands céleront leurs projets,
Nos braves fantassins, détestant l'être inique,
Prendront les intérêts de la chose publique.
Malgré les ennemis d'un sénat respecté,
Ne nous reste-t-il pas la douce liberté ?

Quand nous célébrerons notre fête champêtre,
L'homme humain chérira l'enfant qu'il a vu naître.
En fêtant les vieillards, en fêtant les époux,
Nous nous réjouirons d'avoir un sort plus doux;
Et le soir en dansant sur l'herbette fleurie,
Comme nous chanterons l'hymne de la patrie!
Après tant d'agrémens, un utile repos
Viendra faire oublier nos pertes et nos maux.

(Ici Mathurin se retourne avec inquiétude.)

MATHURIN.

Je crois appercevoir un corps d'infanterie.....

AGATHE, *regardant avec joie.*

C'est les républicains, j'en ai l'ame ravie!
Je rentre à la maison pour bien les recevoir.

SCÈNE III.

MATHURIN, *seul, avec joie.*

POUR moi je suis flaté du plaisir de les voir.
La citoyenne Agathe est une bonne fille;
Je sais qu'elle descend d'une honnête famille.

(Ici Mathurin va au-devant de la troupe.)

SCÈNE IV.

JUSTE, L'ÉGAL, LIBRE, MATHURIN, TROUPE RÉPUBLICAINE.

JUSTE *entre avec la colonne, étant en position.*

RÉPUBLICAINS Français, vous êtes des soldats;
Une affaire importante amène ici nos pas.

Un stratonique, ami du vrai patriotisme,
N'est pas riche, sans l'être en républicanisme.
Un mortel factieux, comptant sur son projet,
Ignore son destin, et sait le mal qu'il fait.
De trois partis, soldats, il faut que deux fléchissent;
Les Français sont-ils faits pour qu'on les avilisse?
Non, mes amis : Tambours, faites un roulement.
(Après le roulement, et avoir rectifié l'alignement.)
Fixe... Cela s'appelle un bel alignement.

(Ici la troupe observe beaucoup d'immobilité.)

De l'immobilité..... Signal de la victoire,
Ce maintien belliqueux est bien fait pour la gloire.
Du midi jusqu'au Rhin, et du Rhin jusqu'au nord,
Enfin que l'océan soit de même d'accord.
Méprisant à l'envi la fanatique étole,
Il faut du Vatican en faire un Capitole;
Malgré la Germanie et son double hochet,
Nos têtes resteront sous le même bonnet;
Et si cette puissance aimé à faire la guerre,

(Il élève le bras gauche et ensuite le droit.)

Ce bras peut lui répondre, et l'autre à l'Angleterre.
Vivre libre ou mourir, c'est notre volonté,
L'accord secondera notre intrépidité;
Et soyons tous égaux.

LIBRE.

O mortel équitable!
Oui, nous renouvelons ce serment mémorable.

JUSTE.

Je ne m'étonne pas d'un si bel entretien;
Je reconnais en vous les vrais amis du bien.

Vrai soutien de nos droits, puisqu'il faut vous le dire,
Nous vous suivrons par-tout.

JUSTE.

C'est ce que je desire.
(A la Troupe.)
Sachez que le devoir d'un soldat écarté
Est de bien respecter chaque propriété;
Et qu'il soit convaincu qu'un fétu qui n'est guère
N'est pas à son pouvoir, serait-il à son père.

L'ÉGAL.

Voilà le seul moyen qui peut nous rendre heureux.

JUSTE.

Je dis ce que je sais, je fais ce que je peux.
Oui, je veux, avec vous, me gouverner en frère:
Si nous pouvions avoir chacun un corps de verre,
On verrait en écrit autour de notre cœur:
Oui, j'aime ma patrie, et suis son défenseur.
(Le demi-rang de droite.) *(Le demi-rang de gauche.)*
Vive la nation! Vive la république!

LIBRE.

C'est ainsi que l'on sert pour la chose publique.
(A Mathurin.)
Que je suis satisfait.... Vous voyez des soldats
Qui savent obéir et voler aux combats.
(Après un roulement, et avoir fait reposer sur les ames.)
Fixe.... Libre repos. *(Ici la troupe fait halte.)*
(A Juste.) Mortel, digne de l'Être,
Nous gagnerons beaucoup à savoir vous connaître.

MATHURIN, *à Juste.*

Grand Dieu! si les mortels étaient tous comme vous,
Le sang n'aurait jamais tant coulé parmi nous.

JUSTE, *à Mathurin.*

Français, si nous vainquons cette ligue parjure,
Nous en remercirons l'Auteur de la nature.

MATHURIN.

Brave homme !

L'ÉGAL.

Chef humain !

MATHURIN.

Ce pays malheureux
Vous devra son bonheur. En nous rendant heureux,
Vous aidez à finir une guerre terrible.

JUSTE, *avec joie.*

J'aime la république une et indivisible :
Elle comble ma joie ; et quiconque aujourd'hui
Ne peut pas la souffrir, ne comptons plus sur lui.

MATHURIN.

L'homme sans caractère est un être nuisible.....

JUSTE.

Quand on est patricien, on a l'ame sensible.
On sait que les mortels ne se ressemblent pas ;
L'un brave les dangers, l'autre craint le trépas.
Le vieillard sur un banc, ayant bu du Champagne,
Dessine sans crayon le plan d'une campagne.
Parler en politique, admirer un tableau,
Rendre sa vie heureuse, aimer un goût nouveau ;
Se dissiper à table ; avec la calomnie,
Rire en voyant du mal ; aimer à la folie,
Fixer dans un beau bal un excellent danseur ;
Être jaloux, avare, et même adulateur ;
Intriguer, briguer, mésestimer un homme :
Ces plaisirs, ces défauts, sont en France et à Rome.

Malgré qu'en ce moment on veut me décevoir,
J'aurai toujours le soin de remplir mon devoir.
Je sais qu'on s'entretient de ma pauvre origine.
J'ai, dans plusieurs cantons, empêché la famine;
Ayant été vainqueur dans plus de vingt combats,
On voudrait m'empêcher d'être ami des soldats.

MATHURIN.

Des soldats, chers Français, quel beau titre de l'être!
Le vrai républicain doit-il se méconnaître?
O douce parité!.... comme on t'afflige.... hélas!
On est bien malheureux, quand on ne s'entend pas.
(A part.)
Combien de gens, grand Dieu, se couvrent de sa gloire!
(Haut.)
Votre conduite, ami, n'est que plus méritoire.
Un grand fleuve, en hiver, coule rapidement;
Une belle saison sait vaincre son torrent.

JUSTE.

C'est vrai. Né dans un camp, et dessous une tente,
J'ai bu six mois le sein d'une mère indulgente;
Élevé sous les yeux d'un brave fantassin,
Dois-je d'un bon soldat penser à son destin?...
Camarade, j'y pense, et rien ne m'en empêche.
Autrefois dans les champs, courbé sur une bêche,
En cultivant la terre, à l'ombre des ormeaux,
Je n'entendais jamais que le chant des oiseaux.
Je savais mépriser ces richards de campagne,
Qui cherchent d'amasser ce qu'un citadin gagne.
Je fais si peu de cas d'un mauvais laboureur,
Que je sais détester un calomniateur.
On ne doit jamais craindre un partisan barbare.
Braves républicains, c'est votre valeur rare

Qui nous fait triompher de notre liberté.
Généraux de talens, aimant l'égalité,
Vous venez de trouver la route belliqueuse,
Qui doit rendre, avant peu, la république heureuse.
Inspirant aux soldats l'amour de bien servir,
Ils vous respecteront; et, pour mieux réussir,
Acquittez-vous, vers eux, de la moindre promesse:
Promettre, sans tenir, est une mal-adresse.
Surveillant de plus près l'utile instruction,
Vous n'aurez plus besoin de réquisition.
La tenue est encore un objet nécessaire,
Qui n'est rien quand un chef entend bien son affaire.
Quant au traître connu, c'est un léger soupçon
Qui nous fait découvrir sa noire trahison.
L'ennemi, pour son bien, et à qui rien n'échappe,
S'est emparé d'abord de la Sambre et la Scarpe.
Douay, voilà la place où plusieurs bataillons
Vinrent se replier ainsi qne nos pontons;
Chasseurs, dragons, hussards et la cavalerie
Prirent la même route, avec l'artillerie.
Quatre cités étant au pouvoir de Cobourg,
On a pris des moyens pour garantir Strasbourg.
Je ne vous parle point des revers de Mayence;
(En ce temps Luxembourg n'était point à la France.)
L'Autrichien, connaissant notre position,
Voulait nous faire faire une diversion.
Cobourg alors, comptant sa marche très-certaine,
Se flatant d'aller voir les rives de la Seine:
Maubeuge étant encore utile à son dessein,
Un échec lui fit prendre un plus étroit chemin.

MATHURIN.

Ce prince s'est trompé. La divine Puissance

Saura vous conserver pour le bien de la France.

JUSTE.

Je frémis, quand je pense aux malheurs de Toulon.

L'ÉGAL.

On a bien fait du mal à cette garnison.
En voulant empêcher cette grande entreprise,
Nous forçâmes l'Anglais à revoir la Tamise.

JUSTE.

Quant à la Corse, amis, n'en parlons pas encor.
On y verra bientôt le drapeau tricolor.

L'ÉGAL.

C'est mon espoir.

LIBRE.

Pour moi, je compare la Corse
A la plus belle femme, et qui hait le divorce.

JUSTE.

Marseille en ce moment se comporte fort bien.
Je crains pour un parti. Mais le bon citoyen
Sait soutenir ses droits : il est si charitable,
Qu'il aime à prendre soin du pauvre misérable.
Revenons à Lyon. Florissante cité....
Après avoir conquis ta chère liberté,
Tu n'en fis plus de cas. Factieux sanguinaires,
Apprenez que la France est un peuple de frères.

LIBRE.

Ne vous trompez-vous pas?... Je vous dis nettement
Que l'ancien calcul n'est pas juste à présent.
Le commerce est si mort, que celui des cocardes
Serait déja tombé sans tous les corps-de-gardes.

JUSTE.

Laissons-là le midi. Paris est un séjour
Où l'affreux fanatisme augmente chaque jour.

LIBRE.

C'est vraiment un parti nuisible sur la terre.

MATHURIN.

C'est ce parti cruel qui nous cause la guerre.

JUSTE.

Après tant de malheurs et tant de rois vaincus,
Intéressans cantons, ne vous révoltez plus.
Vous voyez maintenant la république unie,
D'abord avec l'Espagne, ainsi que la Turquie;
Rois, princes souverains, ont saisi les instans
Pour demander la paix. Infidèles amans
De notre liberté, dont les droits vous honorent,
Croyez-moi, méprisez ceux qui vous déshonorent.

LIBRE.

Quant à moi, je m'élève au-dessus des malheurs,
En détestant toujours ces vils conspirateurs;
Je ne nuirai jamais à ma chère patrie.
J'aime tout comme un autre à jouir de la vie,
Avec ménagement..... La prudence aujourd'hui
Conduit l'homme bien loin.

MATHURIN, *à Juste.*

Vous êtes mon appui.

LIBRE.

Je conviens qu'en amour je hais la perfidie.....

JUSTE.

J'aime à vous excuser cette plaisanterie.

Occupons-nous plutôt d'un plus grand intérêt.....

LIBRE.

Je ne sais qu'obéir.

JUSTE.

Camarade, on le sait.

(A part à l'Égal et à Libre.)

Nous aurons cette nuit deux chocs inévitables;
Et nous rencontrerons ce parti d'incroyables.

LIBRE.

J'aime à me mesurer avec les émigrès.

MATHURIN.

Ils ont perdu l'espoir de faire des progrès.

LIBRE.

Quand on fuit son pays, on a l'ame inhumaine.

MATHURIN.

S'ils ont causé nos maux, les voilà dans la peine.
Leurs zélés partisans, aveuglés par l'erreur,
Désolent chaque jour l'honnête laboureur.
Convenez avec moi qu'un homme juste, en place,
Ne peut pas maintenant exister sans disgrace.

JUSTE.

Le vieillard patricien sait que, dans tous les temps,
Les régimes nouveaux ont fait des mécontens.

MATHURIN.

J'en conviens, et je sais qu'avec de la prudence
Nous en viendrons à bout. Quant à la malveillance,
En affligeant mon cœur, elle est cause aujourd'hui
Que l'homme de talent va rester sans appui.

(A l'Égal et à Libre.)

Défenseurs

Défenseurs patriciens, exemple du courage,
Vous ne tarderez pas d'achever votre ouvrage.
Volez à la victoire; et, sans beaucoup chercher,
Ce rebelle parti ne peut pas triompher;
Son dessein, chers Français, est facile à connaître.
Un faux républicain ne vaut pas mieux qu'un traître.
Maître de l'univers, prends part à mes tourmens,
Sachant que tu chéris tous les honnêtes gens.
Puissent les soins si doux, que ta sagesse inspire,
Rendre l'homme plus juste, en cessant de médire!
Conserve-nous toujours nos sublimes esprits.
De la Liberté chère à qui je suis soumis,
Faisant chérir son nom sur la terre et sur l'onde,
Qu'une durable paix se fasse autour du monde.

JUSTE.

Après un tel bonheur, je crains que des mortels
Ne fassent sourdement embellir des autels;
Autels sur qui peut-être on a béni la poudre
Pour nous annihiler, ou pour mieux nous dissoudre;
De ces autels, amis si protégés des grands,
Qui comblent aujourd'hui l'espoir des mécontens.
Restez, hommes trompés, restez dans l'esclavage,
Et des républicains admirez le courage.
Après avoir été les esclaves des rois,
Nous allons, malgré vous, jouir de tous nos droits.
C'est pour ces droits, soldats, que la Liberté sainte
A su nous élever au-dessus de la crainte;
Et j'espère bientôt que les héros français
Forceront l'empereur à demander la paix;
Et, malgré les tyrans, les droits sacrés de l'homme
Se soutiendront en France, et plus long-temps qu'à Rome.

MATHURIN.

C'est bien dit.

LIBRE.

Les Anglais, sur-tout ceux du grand ton,
Se souviendront long-temps d'avoir pris Quiberon.

L'ÉGAL.

Ambition cruelle !... Après six ans de guerre,
A quoi pense aujourd'hui l'Autriche et l'Angleterre ?

JUSTE.

Elles pensent, hélas ! à la désunion
Qui cause tous les maux de notre nation.

MATHURIN.

Rien n'est plus effrayant qu'une guerre civile.

LIBRE.

Vous pouvez en juger.

JUSTE, *à Mathurin.*

Ami, soyez tranquille.
Nous plaignons votre sort.

JUSTE.

Et sans déguisement,
Nous aurons, avant peu, beaucoup de changement.

MATHURIN, *à part.*

Je n'ose dire tout. (*Haut.*) Vous rassurez mon ame.
(A part, en pleurant.)
Un triste souvenir me fait pleurer ma femme.

JUSTE *fait rappeler, et chaque soldat rentre promptement dans son rang.*

Tambours, attention..... Je vous vois tous contens.
Allons, allons, partons ; ne perdons pas de temps.

L'ÉGAL.

Quoiqu'étant fantassin depuis quatre-vingt-quatre,
Je veux que mon pays soit libre, ou bien me battre;
Et je veux désormais, sans poudre et sans canon,
Envoyer les tyrans au fond de l'Achéron.
Méprisant les secours de cette clientelle,
Je veux finir mes jours en défenseur fidelle;
C'est en bravant les coups de ces bouches d'airain,
Que nous pouvons, Français, vivre en républicain.

LIBRE.

(Ici Juste fait faire un roulement; après Libre parle.)
C'est notre intention. Mille noms d'une bombe!
Je veux, en combattant, descendre dans la tombe.
(Exercice et évolutions. Voyez la fin de la pièce.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, *seule.*

HÉLAS! ils sont partis; qu'ils sont intéressans!
Ils auront bien du mal en parcourant les champs.
Ah! si toute la troupe était aussi tranquille,
Nous n'aurions pas long-temps cette guerre civile;
Le commerce irait mieux, et nos tristes climats
Ne devraient leur bonheur qu'à nos braves soldats.
(*Ici Agathe se retourne avec crainte.*)
J'entends venir quelqu'un; mon cœur frémit d'avance.
Que vois-je? Un brigand noir.

SCÈNE II.

AGATHE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *à part.*

METTONS-NOUS en défense.
(*Haut.*)
Qui vive!.... qui va là?

AGATHE, *à part.*

Je tremble de frayeur.

ARLEQUIN, *à part, approchant d'Agathe, avec crainte.*

Approchons doucement..... Si c'était un voleur. (*Haut.*)
Bon jour, sexe joli.

AGATHE.

Je suis votre servante.

ARLEQUIN, *lui prenant la main, et l'embrassant.*

Votre admirable main me rend l'ame contente.

AGATHE, *retirant sa main.*

Vous êtes un méchant.

ARLEQUIN.

Toujours avec raison.
Pourquoi me fixez-vous d'un œil aussi fripon ?
Si ce peintre, en amour bien plus adroit qu'un autre,
Pouvait placer ma main..... aujourd'hui dans la vôtre ;
Ah ! pour moi, quel bonheur !

AGATHE.

C'est parler sans façon.

ARLEQUIN.

L'amour m'a su donner une belle leçon. (*A part.*)
Que ses sourcils sont beaux ! quelle grace enfantine !
Que d'accompagnemens pour sa taille divine !
Si vous aimez la joie intime des plaisirs,
Je prendrai des moyens pour combler vos desirs.
Aimez-vous les oiseaux ?

AGATHE.

Beaucoup.

ARLEQUIN.

Est-ce la pie ?

AGATHE.

Non, vraiment.

ARLEQUIN.

Quant à moi, je l'aime à la folie.
Serait-ce par hasard la grive, le poulet,
Le corbeau, le héron, l'hicard, le roitelet ?

AGATHE.

Vous en êtes bien loin.

ARLEQUIN, *parlant vite.*

La caille, l'hirondelle,
Le hobereau, le geai, le serein, la cercelle,
Le signe, le moineau, le dindon, le hibou,
Le pilet, la bondrée, ou ce rusé coucou,
Le pivert, le canard, le phénix, l'alouette,
L'autour, le perroquet, l'étourneau, la chouette,
Le merle, le pinson, la perdrix, le faisan?

AGATHE.

Vous saurez ce que j'aime avant la fin de l'an.

ARLEQUIN.

L'aigle, le bécharu, la tendre tourterelle?

AGATHE.

Vous allez vous rtourner aujourd'hui la cervelle.

ARLEQUIN.

Cependant m'y voici : le breant?

AGATHE.

Point du tout.

ARLEQUIN.

A force de chercher, j'ai trouvé votre goût.
Si vous connaissez l'art de peindre en mignature,
Je vous offre un modèle,

(*Arlequin se touche le menton.*)

Imitant la nature.
Si vous aimez le chant, je suis ce qu'il vous faut;
Et ma voix sait briller sur le ton le plus haut.
Si vous aimez les fleurs, étant connu de Flore,
Vous aurez des œillets et d'autres fleurs encore.

AGATHE.

Quel esprit pénétrant.....

ARLEQUIN.

Dans ma position,

Je suis heureux d'avoir de l'éducation.
Celui qui tôt ou tard vous prendra ponr sa femme,
Vous pourrez n'en vouloir qu'à sa constante flamme.

AGATHE.

D'abord je vous ai pris pour un aliboron.....
(*Ici Agathe entend du bruit.*)
Est-ce ces messieurs.

ARLEQUIN.

Oui.

AGATHE.

Rentrons à la maison.

SCÈNE III.

SANS-RAISON, L'ENTRAINÉ, ARLEQUIN, MONTE-A-L'ASSAUT, BRISE-TOUT, HOMMES ÉGARÉS.

SANS-RAISON, *à Arlequin.*

POURQUOI vas-tu devant ?

ARLEQUIN, *à part, d'un air embarrassé.*

Comme il a l'air maussade !
(*Haut.*)
Monsieur, il faut quelqu'un pour faire l'avant-garde.

SANS-RAISON.

De quel droit l'as-tu fait ?

ARLEQUIN.

Du droit de vous garder,
Vous n'êtes pas un jour sans le recommander.

SANS-RAISON.

J'ai tort. Tu n'as rien vu ?

ARLEQUIN.

Pas même un œil de mouche,

Et vous pouvez compter sur ce que dit ma bouche,
Elle ne ment jamais.

SANS-RAISON.

Je compte ici sur toi.

ARLEQUIN.

Vous pouvez y compter; de plus, écoutez-moi :
Oui, j'ai vu, ce matin, dans un grand baromètre,
Qu'il ferait mauvais temps; et, sachant m'y connaître,
En contemplant le ciel, j'ai vu que le soleil
Ne pourra se lever qu'après notre réveil;
Et, sans être sorcier.....

SANS-RAISON.

Tu n'es qu'un fou.

ARLEQUIN.

Peut-être.
(*A part.*)
Il me traite de fou, sans savoir se connaître.
Monsieur, entendons-nous. Oui, vous marchez d'un train,
Que je crains de partir avec vous le matin.
Je ne puis y tenir.

MONTE-A-L'ASSAUT.

Te voilà bien à plaindre.

ARLEQUIN.

Jeu de mots. Va, je sais tout ce que je dois craindre.....
Et, sans vouloir mentir, je me trouve si las,
Que j'aurai de la peine à faire un grand repas.

BRISE-TOUT.

Tant pis. Dis-moi donc, es-tu bon astronome?

ARLEQUIN.

Belle demande !

SANS-RAISON.

Amis, ayez soin de cet homme.

(*Cet homme est le capitaine de la garde territoriale de la commune de Piré, département d'Ille-et-Villaine; il a trahi la république.*)

Il a l'esprit, dit-on, quelquefois égaré.
Avez-vous les fusils des lâches de Piré.

BRISE-TOUT.

Nous savons obéir; et, malgré les alarmes,
Les habitans soumis nous ont rendu les armes.
Dans cette grande affaire, un insolent chasseur
A voulu nous quitter pour aller voir sa sœur.

SANS-RAISON.

Avez-vous fait du mal aux enfans en bas âge ?

BRISE-TOUT.

A très-peu.

SANS-RAISON.

C'est fort bien. Revenons au pillage.....

MONTE-A-L'ASSAUT.

Bagatelle.....

BRISE-TOUT.

Tais-toi..... Redoutez mon courroux,
Et craignez de tomber sous le poids de mes coups.
C'est avec l'union et de la discipline,
Qu'on peut tirer parti d'une guerre intestine,
Il faut faire tomber sur chaque citoyen
Tous les maux faits pour eux.

MONTE-A-L'ASSAUT.

C'est le meilleur moyen.

SANS-RAISON.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Me voilà.

SANS-RAISON.

Va faire ta besogne.

ARLEQUIN, *a part.*

Je vais le contenter à-peu-près comme il grogne.

SANS-RAISON.

Installe-toi d'abord dedans cette maison,
Et promptement.

ARLEQUIN.

Je pars.

SANS-RAISON.

Que mon souper soit bon.

ARLEQUIN.

Cela suffit.

SANS-RAISON.

Sortez. (*Ici les hommes égarés sortent.*)

SCÈNE IV.

SANS-RAISON, ARLEQUIN, L'ENTRAINE.

SANS-RAISON.

VOICI donc notre gîte.

ARLEQUIN, *à part.*

Il n'est pas trop brillant.

SANS-RAISON, *à l'Entraîné.*

J'aime votre conduite..

L'ENTRAINÉ.

Reposez-vous sur moi, de tout je suis instruit.

SANS-RAISON.

Méfions-nous sur-tout d'une attaque de nuit.

ARLEQUIN, *à part.*

Je me sens affaiblir.....

SANS-RAISON.

Souvent une imprudence

Peut causer un grand mal, n'étant pas en défense.

L'ENTRAINÉ.

Ayant vu de très-loin un drapeau tricolor,
C'est à nous de veiller.

ARLEQUIN, *à part.*

Ma peur augmente encor.

SANS-RAISON, *avec réflexion.*

Ne faisant aucun mal à cette maisonnée.....

ARLEQUIN, *à part.*

On n'a pas tous les jours la même destinée.
Je serai beaucoup mieux au beau milieu d'un champ.
Quand pourrai-je trouver.....

SANS-RAISON, *à Arlequin, brusquement.*

Qu'attends-tu?

ARLEQUIN.

Le moment
De pouvoir vous quitter.....

SANS-RAISON.

Excellente pensée.

ARLEQUIN, *à part.*

Mon maître a comme moi la tête embarrassée.

SANS-RAISON.

Va faire ton devoir.

ARLEQUIN.

Je l'avais oublié;
Je pars, et ne veux pas perdre votre amitié.

SCÈNE V.

SANS-RAISON, L'ENTRAINÉ.

SANS-RAISON.

En défendant les droits d'une cause équitable,
La victoire pour vous devient inévitable.
Si de ces environs quelqu'un nous a quitté,
Il nous faut égorger toute sa parenté.
Faisant couler le sang de cette vile clique,
Nous épouvanterons toute la république.
Camarade, armez-vous de votre long poignard,
Et rougissez-le bien dans les flancs d'un vieillard.

L'ENTRAINÉ.

Je crains.....

SANS-RAISON.

Que craignez-vous ?

L'ENTRAINÉ.

Ce que l'homme doit craindre.

(*A part.*)

Sachez mieux réfléchir... Que mon sort est à plaindre!

(*Haut.*)

Les mortels du haut rang voulant se soutenir,
Leur dessein me fait voir un cruel avenir.
Même la fusillade, à qui souvent je pense,
Pourait être avant peu ma seule récompense.

SANS-RAISON.

Nous serons les vainqueurs.

L'ENTRAINÉ.

J'en ai perdu l'espoir.

SANS-RAISON.

Qui de nous tous enfin pourrait nous décevoir ?

L'ENTRAINÉ.

Le premier d'entre nous.

SANS-RAISON.

Restez, restez tranquille;
Nous avons des amis, et dans plus d'une ville.
Et, sans compter ailleurs nos zélés partisans,
Qui nous servent bien mieux que ces vils intrigans,
Ce sont de vrais sujets; en sondant chaque idée,
Ils nous servent ici comme dans la Vendée.

L'ENTRAINÉ.

Convenez avec moi que la mort de Stoflet
Va de tous ces messieurs rabattre le caquet.

SANS-RAISON, *avec peine.*

Grande perte pour nous!

L'ENTRAINÉ.

Et la mort de Charette
Empêche de compter sur la moindre conquête;
Voilà ce que j'augure. A parler franchement,
Votre inhumanité me cause du tourment.
Ignorant comme vous la fin de cette guerre,
Si nous pouvions encor passer en Angleterre,
Nous y serions heureux. Et c'est dans ce pays
Que nous n'entendrons plus nous appeler bandits.

SANS-RAISON.

D'un mortel tel que vous, est-ce là le langage?
Ne compteriez-vous plus sur le grand avantage.....
Ah! du moins, jouissons de l'éclat de nos droits.
Vous aurez le bonheur d'avoir plusieurs emplois.

L'ENTRAINÉ.

Mon bonheur est de voir le peuple heureux et libre.

SANS-RAISON.

Monsieur, votre desir tient peu l'équilibre;
Et si le contre-poids tombe du bon côté.....

L'ENTRAINÉ, *vivement.*

Je ne le cèle pas, je hais la royauté.

SANS-RAISON, *avec beaucoup d'humeur.*

Si quelqu'un, parmi vous, me paraît infidelle,
Je lui ferai subir la mort la plus cruelle.
Après avoir été l'élite de valeur,
Avez-vous oublié le sentier de l'honneur?
Ce n'est qu'en employant l'effet du fanatisme,
Que nous fera régner celui du despotisme.

L'ENTRAINÉ, *à part.*

Je frémis de l'entendre! O criminel dessein!

SANS-RAISON.

Ce plan vaut beaucoup mieux qu'un poignard à la main.
Le traître, avant sa mort, déchirant sa patrie;
S'il eût su se servir de la philosophie,
Nous n'aurions vu personne arriver au galop,
Pour nous faire fermer nos églises trop tôt.
Le fanatique abus, dont l'empire est extrême,
Cesserait à présent; et mon pays que j'aime
Jouirait de la paix, au lieu que tant de maux
Retardent de nos champs les plus pressans travaux.
Je prétends être seul.

(*L'Entrainé sort.*)

SCÈNE VI.

SANS-RAISON, *seul.*

Cet homme est mal-honnête.
J'aurai bien avec lui ce soir un tête-à-tête;
Mais je ne le veux pas. S'il cherche à m'avilir,
Il pourra, devant moi, s'apprêter à mourir.
Mon parti se dégoûte, et mon ame offensée
Ne cesse, jour et nuit, d'occuper ma pensée;
Et mon inquiétude, accablant mon esprit,
Me prépare à dormir dans mon dernier réduit.
Reviendront-ils bientôt ces beaux jours d'alégresse?
Non, ils ne sont plus faits pour la triste noblesse.
Ayant perdu l'espoir d'être au rang des sujets,
Il me faut, malgré moi, rompre tous mes projets.
En suivant mon caprice, à quoi puis-je prétendre?
Ne me reste-t-il pas une ame juste et tendre?....
(Avec découragement.)
L'aiguillon qui me pique est un maudit serpent,
Et son dard en furie a causé mon tourment:
Son funeste poison, en augmentant ma peine,
Laisse encor dans mon cœur ma criminelle haine.
J'ai l'esprit abattu... Toi qui sais tout prévoir,
J'ai défendu tes droits, j'ai rempli mon devoir.
En respectant toujours ta grandeur souveraine,
Sais-tu dans quel abîme où mon parti m'entraîne?
O demande inutile! ô cruel embarras!
Puis-je parler des dieux que je ne connais pas?
Me voilà sans appui, me voilà sans fortune;
Après tant de forfaits, la vie est importune,

(Avec douceur.)

En respirant jadis cet air si bienfaisant,
Je ne m'attendais pas à ce fatal moment.
Ayant perdu le calme agréable à mon ame,
Si je subis le sort des moteurs d'une trame.....

(Avec feu.)

Puis-je ainsi m'oublier?... Quand on veut conquérir,
On brave les dangers, pour vaincre ou pour mourir.

(Avec illusion.)

Victimes dont le sang a coulé sur la terre,
De qui l'entêtement ralluma cette guerre,
Si vous pouviez encore entendre mes accens,
Vous n'affligeriez plus vos honnêtes parens.
En suivant les conseils du parti le plus sage,
Vous bénirez le ciel d'un si bel avantage.
En faisant peu de cas de nos antiques lois,
Pourriez-vous détester les partisans des rois?
Je crois de les entendre.... Est-ce vous qui m'appelle?.....
Faites, dans vos tombeaux, une paix éternelle.
Puisse ce grand exemple, après tant d'assassins,
Ménager désormais le sang de tant d'humains!

(Avec peine.)

Oui, je veux être libre.... Et cette nuit, peut-être,
Me privera de voir tous ceux qui m'ont vu naître!
Sachant que les brigands ne peuvent échapper.....
J'appréhende la main qui cherche à me frapper.
Je me sens affaiblir; en ce lieu tout balance,
Et dans le crépuscule un fantôme s'avance.
Il me fixe!.... Oui, je hais ces dangereux prélats,
Que je dois comparer aux plus grands scélérats,
Altérés de mon sang, prêchant le fanatisme,
Afin de soutenir les droits du despotisme.

Un

Un doux pressentiment fait palpiter mon cœur ;
Je vais donc à la fin jouir du vrai bonheur.
Spectre trop rigoureux, si le peuple commande,
C'est à ses sages lois que je me recommande.
Je prétends, à mon tour, apprendre à l'univers
Qu'il reste des vertus dans quelques cœurs pervers.
Quand les Français auront la même sympathie,
Il ne coulera plus de sang pour la patrie.
Mon ame est agitée ; un nonveau sentiment
S'élève dans mon cœur. Je crains, en y pensant....
(Il prend son poignard.)
Que suis-je? Un criminel.... Aurai-je le courage
(Il veut se poignarder.)
De me percer le flanc? Je souffre!... Quel nuage
(Quittant l'attitude de se poignarder.)
Vient obscurcir ce lieu. Non, ma tremblante main
Ne peut pas aujourd'hui se rougir dans mon sein.
En marchant nuit et jour pour trouver des victimes,
Je n'ose en ce moment me punir pour mes crimes.
(D'un sang-froid, en regardant son poignard.)
Mon cœur a-t-il parlé ? Dieu ! quel frémissement !
Je ne puis revenir de mon étonnement.
O funeste croisade !.... A quel point je m'égare!....
Peut-on être aussi lâche, avec un cœur barbare ?
Etant à la noblesse aveuglément soumis,
(Il remet son poignard à son côté, et va rappeler l'Entraîné.)
Que me sert l'existence.... Approchez, cher pays.

SCÈNE VII.

SANS-RAISON, L'ENTRAINÉ.

SANS-RAISON.

De quel sang sortez-vous ?

L'ENTRAINÉ.

D'un sang, et qui pétille ;
D'un sang qui veut toujours honorer sa famille.

SANS-RAISON.

C'est le devoir des grands. Je vous laisse en ces lieux.

L'ENTRAINÉ.

J'en devine la cause, et je lis dans vos yeux.

SANS-RAISON.

Un christ dans une main, un glaive dans une autre,
Je ferai mon devoir ; et vous faites le vôtre.
Vous voilà prévenu : consultez votre cœur.

L'ENTRAINÉ, *avec humeur.*

Je ne redoute plus votre extrême fureur.

SANS-RAISON, *avec beaucoup de colère.*

Je vous ferai connaître à quel point ma vengeance
Fera couler le sang de celui qui m'offense.
Je défends mon parti, je respecte ses lois.

L'ENTRAINÉ.

Jusqu'au dernier soupir, je veux haïr les rois.

SANS-RAISON, *à haute voix.*

Je ne me connais plus ; je me livre à ma rage ;
Je déteste le monde, et j'aime le carnage.
(Il prend son poignard, ainsi que l'Entraîné.)
Prends garde à cette main.

L'ENTRAINÉ, *à haute voix.*

Je suis sûr de mes coups.

SCÈNE VIII.

SANS-RAISON, L'ENTRAINÉ, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *accourant avec un tablier de cuisine.*

Au secours.... au secours... Mais enfin, qu'avez-vous?

SANS-RAISON, *à Arlequin.*

(*A l'Entrainé.*)

Tais-toi.... Voilà long-temps que ton impertinence
A voulu mettre à bout toute ma patience.

ARLEQUIN, *à part.*

J'en suis encor tremblant.

L'ENTRAINÉ, *à Sans-Raison.*

Être dénaturé!
Apprends que ton supplice est déja préparé...
Mais as-tu plus de droit qu'un autre sur la terre?
En t'ayant signalé dans cette horrible guerre,
Un traître, en pareil cas, croit remplir son devoir.
Comme je ne veux plus m'exposer à te voir,
Disparais de mes yeux.

SANS-RAISON, *à part.*

Je suis d'une furie....

L'ENTRAINÉ.

Et ne prétends plus rien sur mon ame attendrie.
Sois né noble, corsois, même encore autrichien,
Tu ne pourras jamais être bon citoyen.
D'abord, depuis long-temps, ta violente rage
Nous retarde la paix. (*A part.*) Mon ame se soulage. (*Haut.*)
Si les Français, enfin, ont su briser leurs fers,
L'ennemi du dehors sait compter leurs revers.
Après ces vérités, que veux-tu donc prétendre?

SANS-RAISON, *avec douceur.*

Un signal entre nous doit suffire et s'entendre;
Mais je ne prétends pas juger votre dessein.

L'ENTRAINÉ, *le regardant, et sans se presser.*

Mon dessein est connu d'un mortel inhumain.

SANS-RAISON.

Oui, pour votre malheur, chacun vous environne;
Et d'après les pouvoirs que souvent je vous donne,
Daignez donc m'être utile, étant si respecté.....

L'ENTRAINÉ.

Que me dis-tu?

SANS-RAISON.

J'ai dit la pure vérité.

L'ENTRAINÉ.

Ne crois plus m'entraîner; va, ta feinte traîtresse
Ne me fera jamais manquer à ma promesse.
Ennemi de la paix, tu me parles en vain;
Et, si mon sort cruel est bientôt à sa fin,
Ne compte plus sur moi pour être ta victime.

SANS-RAISON.

Est-ce vous qui parlez?.....

L'ENTRAINÉ.

Oui; veux-tu m'en faire un crime?

SANS-RAISON.

Quel mal ai-je donc fait?

L'ENTRAINÉ.

Tu le sais mieux que moi.

SANS-RAISON, *avec beaucoup de colère.*

Tu ne pourras jamais me causer de l'effroi.
Sais-tu bien à quel point peut s'étendre ma haine?

L'ENTRAINÉ.

La mienne, à ton égard, va plus loin que la tienne.

Je fais si peu de cas de tes faibles vertus,
Que je veux te haïr autant que les abus.

SANS-RAISON, *tirant son sabre, ainsi que l'Entraîné.*

Homme vil et coupable.... as-tu l'ame assez noire!
Oui, je veux te couper, en ces lieux, la machoire.

L'ENTRAIÉ, *le poursuivant.*

Eloigne-toi de moi.... Redoute mon courroux.

SANS-RAISON, *reculant.*

(Après un moment de réflexion.)

N'approche pas.... Ma foi, je te croyais plus doux.
Allons, faisons la paix.....

ARLEQUIN.

C'est un bien nécessaire.
Je prends tout sur mon compte, et j'en fais mon affaire.

L'ENTRAINÉ.

J'y consens; mais sur-tout plus d'inhumanité.
Je prétends, à mon tour, faire à ma volonté.

SANS-RAISON.

D'abord, excusez-moi.

L'ENTRAINÉ.

Sachez donc qu'une excuse
Se fait, par un flateur, pour lui servir de ruse.
Croyez-moi, revenez de votre extrême erreur;
Nous n'avons plus qu'un pas du malheur au bonheur.
Ce n'est qu'en profitant d'une douce amnistie,
Que nous pourrons jouir des plaisirs de la vie.
Au lieu de contenter votre cœur irrité,
Oubliez votre rang, aimez la liberté;
C'est mon meilleur avis.....

SANS-RAISON, *avec un air embarrassé.*

C'est bien à quoi je pense.
Mes amis, approchez..... Tout est dans le silence.

SCÈNE XI.

MONTE-A-L'ASSAUT, BRISE-TOUT, HOMMES ÉGARÉS, *les précédens.*

SANS-RAISON.

BRISE-TOUT.... reste ici. Mon ami, ta valeur
Est une qualité toujours chère à mon cœur.
Notre bonheur commun dépend de la prudence.
Arlequin, reste aussi. (*Il sort avec l'Entraîné.*)

ARLEQUIN.

Je m'en doutais d'avance.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, BRISE-TOUT.

BRISE-TOUT.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Que veux-tu ?

BRISE-TOUT.

Surveille ce côté.

ARLEQUIN.

Avec plaisir.

(*Brise-Tout sort.*)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, *seul.*

Mon maître est par trop entêté ;
Il ne fait que gronder, et n'écoute personne :
C'est pour ce grand défaut que chacun l'abandonne.
Revenons à mon sort. Quoiqu'étant cuisinier,
Je sais prendre à propos le ton d'un chevalier ;
N'ayant jamais connu l'art de l'astrologie,
Je vois, dans une main, le passé de la vie ;
Et, quand je fais le bien de préférence au mal,
C'est alors que mon maître est encor plus brutal.
Il porte un nom d'oiseau ; l'un le traite de traître :
Fort souvent nous passons par la même fenêtre.
Tout en réfléchissant sur ce nom si nouveau,
Nous voudrions voler si bien que cet oiseau.
Comment me séparer d'avec ce misérable ?
S'il pouvait cette nuit passer avec le diable,
Je serais bien content ; car le jeu des combats
Nous fait aller si loin que l'on n'en revient pas.
J'aime bien mieux tourner, quand je pourrai, la broche,
Et ne jamais montrer que mon poing dans ma poche.
Voilà comme je pense.... Et ma tête, à son tour,
Va m'aider à partir demain au point du jour. (*Il rumine.*)
Réveillons notre esprit.... Avec de la prudence
On peut tirer parti d'une longue séance.
Celui qui se bat bien ne veut pas reculer ;
Soudain c'est à mon sabre à qui je veux parler.
(Ici Arlequin pose son sabre au milieu du théâtre ; il parle à son sabre d'un côté, et il répond à son sabre de l'autre.)

ARLEQUIN *commence.*

Mon sabre, prends pitié de mon ame agitée,
Et ne me fais plus voir la terre ensanglantée.
Mon sabre, allons, courage....
(Ici Arlequin saute par-dessus son sabre, et contrefait sa voix.)

LE SABRE.

Intrépide Arlequin,
(Crispin ou Aimantin.)
Ta conduite, en ce lieu, changera ton destin.

ARLEQUIN *saute.*

C'est mon pressentiment. (*Il saute.*)

LE SABRE.

Les abus se découvrent.
Dors.... et réveille-toi. Jouis quand tes yeux s'ouvrent.
Le mortel qui dort trop, l'hiver comme l'été,
N'est pas sûr de revoir la plus belle clarté.

ARLEQUIN *saute.*

C'est juste. On peut mourir : c'est un triste présage. (*Il saute.*)

LE SABRE.

Pense à te signaler, et prendre du courage. (*Il saute.*)

ARLEQUIN.

Je brave le péril, lorsque je n'ai pas peur. (*Il saute.*)

LE SABRE.

Garde-toi de trembler, par la moindre clameur. (*Il saute.*)

ARLEQUIN.

Me voilà bien instruit. (*Il saute.*)

LE SABRE.

Tu vas m'entendre encore.
Tu te mettras en route au lever de l'aurore.
Souvent, sans le savoir, on garde au fond du cœur
La ressource du bien et celle du malheur.

Sans vouloir faire ici le ci-devant apôtre,
Un homme un peu borné n'en peut juger un autre.
Quand un mortel imite une belle action,
C'est l'instant de juger sa bonne intention.
Celui qui bat son bled, en France et dans la Chine,
N'en mange pas toujours la plus belle farine.
Si tu veux t'acquitter des devoirs d'un Français,
Tu seras patriote, et tu vivras en paix.
Ton maître est un tyran nuisible sur la terre;
Pourquoi t'a-t-il forcé de quitter l'Angleterre? (*Il saute.*)

ARLEQUIN.

Mon sabre, arrêtons là.... je vais faire des vers.

(Ici Arlequin s'assied à côté de son sabre, tire de sa poche une écritoire et du papier, et prend l'attitude d'un poëte, remuant et parlant entre ses dents.)

« On sait... que les oiseaux... se plaisent dans... les... airs...
» Dans le plus beau jardin.... la... rose conservée...
» Est une...belle...fleur...qui suce la rosée. (*Sans versifier.*)
Je suis content de moi. *En versifiant.* « J'écris..ce que..je sais..
» Le parti... tyrannique... est celui... que je... hais.
» Le mortel valeureux... qui... gagne une victoire...
» N'est pas toujours...certain...d'en...jouir...de la...gloire....
» Français...vous...jouissez...votre...marche..à grands...pas..
» Vous...a fait...réussir...dans...plus de...cent...combats.
» Vous...serez...les...vainqueurs...et si...je ne m'abuse....
» Un sorcier ne peut pas...connaître...votre...ruse.
» Je suis si peu friand...que...j'aime...le pain...sec...
» J'ai lu ce que j'écris...dans un alphabet...grec...
» Si je puis...m'échapper...des mains de mon cher...maître...
(*Sans versifier.*)
Je vois venir quelqu'un, que je crois reconnaître....

(Ici Arlequin ramasse promptement son sabre, et remet son papier et son écritoire dans sa poche.)

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, BRISE-TOUT.

ARLEQUIN.

C'EST Brise-Tout.

BRISE-TOUT, *avec un peu d'humeur.*

Tais-toi.

ARLEQUIN.

Qu'as-tu vu ?

BRISE-TOUT.

Rien de bon.

ARLEQUIN.

En ce cas je m'en vais rentrer dans la maison.
Afin de m'éviter le plus petit reproche,
Je vais d'un pas hardi faire tourner la broche.

SCÈNE XIII.

BRISE-TOUT, *seul, et sort une bouteille de vin de sa poche et une tasse.*

PENDANT que je suis seul, goûtons de ce flacon.
D'abord je vais chercher mon vieux tire-bouchon.
(*Il débouche la bouteille, verse et boit.*)
Encore un petit coup. (*Il verse.*) Voyez comme il pétille.
(*Il boit ; et après avoir bu.*)
Il est ma foi meilleur que le sang d'une anguille.
(*Il bouche sa bouteille.*)
Pour ce remplacement la coutume est de l'eau ;
Ce breuvage est exquis pour un faible cerveau.
Monte-à-l'Assaut revient ; débouchons ma bouteille.

SCÈNE XIV.

MONTE-A-L'ASSAUT, BRISE-TOUT.

MONTE-A-L'ASSAUT.

Comment vont les plaisirs, camarade?

BRISE-TOUT.

A merveille.

(Il lui donne la bouteille.)

Ami, rafraîchis-toi.... tu le trouveras bon;
Car je puis t'assurer que c'est du vrai Mâcon.

(Ici Monte-à-l'Assaut boit un coup à la régalade, et redonne la bouteille à Brise-Tout, qui la remet dans sa poche.

MONTE-A-L'ASSAUT.

Ça réveille le cœur. Je viens pour une affaire
Qui m'occupe beaucoup, dont je ne puis te taire;
On en deviendrait fou.

BRISE-TOUT.

Qu'as-tu donc?

MONTE-A-L'ASSAUT.

Du chagrin,
Que tu pourras savoir ce soir, ou bien demain.

BRISE-TOUT.

Quant à moi, je t'apprends que ma joie est extrême.
Si tu veux m'écouter.....

MONTE-A-L'ASSAUT, *avec un peu d'humeur.*

Ecoute-moi toi-même.

BRISE-TOUT.

J'écoute; explique-toi.

MONTE-A-L'ASSAUT.

Ton profit de tantôt.

BRISE-TOUT.

Quel caprice as-tu donc ?

MONTE-A-L'ASSAUT.

Rends-moi compte au plutôt,
Ou bien je te..... (*Il lui montre le poing.*)

BRISE-TOUT.

Tout doux. Que veux-tu donc prétendre ?
(*Ici ils se montrent tous les deux le poing, et les font retomber ensemble.*)

MONTE-A-L'ASSAUT.

Tu veux faire le sourd... Je vais te faire entendre...

BRISE-TOUT.

Sur-tout ne touche pas; parle-moi poliment.
(*Ici leurs poings tombent ensemble.*)
Je veux bien partager le tout également.

MONTE-A-L'ASSAUT.

Ma foi, tu fais fort bien; je sais que ta caboche
Ne se trompe jamais pour bien remplir ta poche.

BRISE-TOUT.

Allons, sois sans rancune, et daigne m'écouter :
Il nous faut tous les deux savoir nous respecter.
(*Ici Brise-Tout tire son mémoire de sa poche.*)
Tu vas dans un moment entendre mon mémoire.
Primo, douze louis.... provenant d'une armoire;
Plus, cent quatorze francs dans un petit grenier,
Et cent septante écus d'un généreux fermier.
Trente sept louis d'or, voilà notre partage;
Tu n'y trouveras pas un denier davantage.
A ton tour.

MONTE-A-L'ASSAUT, *ôtant son mémoire de sa poche.*

Je le sais.... et cætera.... savoir :
D'abord, vingt-cinq écus que j'ai d'hier au soir.

Vingt-cinq livres de plus.... le tout par mon adresse....
Revenons à présent sur ce qui m'intéresse.

BRISE-TOUT, *à part.*

Nous allons voir beau jeu.

MONTE-A-L'ASSAUT.

Dépense du matin.

BRISE-TOUT.

Ne me parle donc pas de ton compte soudain.

MONTE-A-L'ASSAUT.

D'accord. Plus, douze sous, soit sur l'un ou sur l'autre.

BRISE-TOUT.

Il faut, avec bon droit, avoir chacun le nôtre. (*A part.*)
Il cherche à me tromper.

MONTE-A-L'ASSAUT.

C'est mon intention.
Cent livres douze sous, voilà l'addition.
Tais-toi, voici nos gens.

(*Monte-à-l'Assaut sort pour un moment.*)

SCÈNE XV.

SANS-RAISON, MATHURIN, L'ENTRAINÉ, BRISE-TOUT, HOMMES ÉGARÉS.

SANS-RAISON.

L'heureux moment arrive;
Quatre cents émigrés sont déja sur la rive.

L'ENTRAINÉ, *à part.*

Ah! quel acharnement!... S'il croit m'encourager,
Il se trompe.

SANS-RAISON, *à part.*

A présent je pourrai me venger. (*Haut.*)
Arlequin ! (*Ici Monte-à-l'Assaut rentre sur la scène sans que ça paraisse.*) (*Pour le rôle de valet, Aimantin ou Crispin.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Me voilà. Votre souper s'apprête.
(*Crispin doit dire : Je vous entends.*)
D'abord, je vais vous faire une bonne omelette ;
La broche tourne au mieux ; j'occupe deux fourneaux.
Il ne nous manque plus que du vin de Bordeaux.
Nous nous amusons bien ; l'un fait la cabriole,
Jusqu'au plus vieux des coqs dans une casserole.

MATHURIN, *avec peine.*

Comment ! mon coq est mort, mon horloge de nuit ;
Lui qui chantait toujours trois fois après minuit !
Quelle perte pour moi !

ARLEQUIN.

Vous en aurez un autre,
Et qui sera meilleur que fut défunt le vôtre.
Ne vous chagrinez pas. Quant à votre animal,
Mon dessein n'était pas de lui faire du mal :
En voulant lui toucher son admirable crête,
Il faillit m'arracher l'ornement de la tête.
Me voyant insulté, vous devez concevoir
Que mon sabre aussitôt lui servit de rasoir.

Il a subi le sort d'une guerre intestine.
Sans lui, nous n'avions rien pour faire la cuisine.

SANS-RAISON.

On vous satisfera.

MATHURIN.

Bien sûr?

ARLEQUIN.

En vérité.
Comment, vous douteriez de notre probité!

MATHURIN.

Ne le soupçonnez pas...

SANS-RAISON.

Quand nous serons à table,
Vous serez, je suis sûr, un peu plus raisonnable.
Qu'as-tu donc, Arlequin? Tu parais tout rêveur.

ARLEQUIN.

On ne peut pas toujours être de bonne humeur.

SANS-RAISON.

J'en conviens. Mais encor ce n'est pas ta coutume.

ARLEQUIN.

Mon cœur ne peut pas être aussi dur qu'une enclume.

SANS-RAISON.

C'est vrai : rassure-toi, mon unique Arlequin.
La gloire va bientôt changer notre destin.

ARLEQUIN.

On doit aimer la gloire étant dans l'opulence.

SANS-RAISON, *avec un peu d'humeur.*

Ne prends plus désormais une telle licence.
Va mettre le couvert, tu feras beaucoup mieux.
Je tombe de besoin. (*Arlequin sort.*)

SCÈNE XVII.

SANS-RAISON, L'ENTRAINÉ, HOMMES ÉGARÉS.

SANS-RAISON.

Il n'est plus si joyeux.....
Quelqu'un apparemment lui fait tourner la tête.

MATHURIN.

Un moins instruit que lui ne sera jamais bête.

SANS-RAISON, *à part.*

Si la terre pouvait s'entrouvrir sous mes pas,
J'aurais moins à souffrir.

L'ENTRAINÉ, *à part.*

Il est dans l'embarras.

SANS-RAISON, *à l'Entrainé.*

Notre discussion vraiment m'occupe encore. (*A part.*)
Mon ame est outragée, et l'ennui me dévore. (*Haut.*)
J'ai réfléchi sur tout.... Oui, vous aviez raison;
Mais l'honneur me défend la moindre trahison.
Mes amis, approchez.... Demain, avant l'aurore,
Nous nous rassemblerons....

MONTE-A-L'ASSAUT.

Est-ce ici?

SANS-RAISON.

Je l'ignore.
Si quelqu'un parmi vous tente à nous désunir,
Je saurai le connaître, et le faire punir.
Allons nous reposer; épargnez-moi la peine

De

De faire choir sur vous ma colère et ma haine :
C'est dans ces deux maisons que nous passons la nuit.

MONTE-A-L'ASSAUT, *à Brise-Tout.*

Dis-moi l'heure qu'il est.

BRISE-TOUT, *tirant sa montre.*

Il est bientôt minuit.

(*Ils rentrent dans les deux maisons contiguës.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, *seul.*

Me voilà seul encor... Dans le cours de la vie,
On ne peut être heureux qu'en aimant sa patrie.
On n'est pas inquiet, on dort tranquillement;
Au lieu que, sans dormir, on fait du mauvais sang.
(Il regarde dans sa main.)
Voyons voir mon destin. Chaque jour nouveau gîte.
On a bien des amis quand on a du mérite.
(Avec inquiétude.)
Que vois-je! On nous trahit.... Mon maître soupe encor.
(D'un sang froid.)
Il est juste et honnête, et sur-tout quand il dort.
Ce village est bien triste, et l'air que j'y respire
N'est pas dans le pays que mon ame desire.
La vie est un passage, et son flambeau si court
Me laisse sur mon cœur le fardeau le plus lourd.
L'homme est bon, l'homme est faible, enfin tous les grands hommes
Se dénigrent toujours dans le siècle où nous sommes.
Dans la France aujourd'hui, qui voudrait être roi?
Un fou.... certainement ce ne sera pas moi.
Malgré tous les plaisirs qu'ou goûte sur la terre,
La concorde à présent vaudrait mieux que la guerre.
(Il pleure.)
Que vais-je devenir? Pleurez.... Pleurez.... mes yeux....
(Avec inquiétude.) *(Il s'essuie.)*
Mais ne pourrait-on pas m'observer en ces lieux?

Je suis si peu hardi, que le bruit d'un feuillage
Me fait trembler de peur, la nuit, dans un village.
Ayant eu le malheur de déserter trois fois,
Je ne suis pas un jour sans m'en mordre les doigts.
En voulant détaler tout aussi fort qu'un lièvre,
J'ai commencé d'abord par attraper la fièvre;
Sans vraiment la pitié d'un honnête barbon,
Mon plus beau logement était contre un buisson.
Le plus souvent sans pain on traverse une plaine;
On respire un moment au bord d'une fontaine.
Un cavalier s'avance, en disant : Halte-là;
A force de chercher, à la fin vous voilà.
On prouve un repentir, lestement on s'échappe;
Un autre au grand galop aussitôt vous rattrape.
Alors il faut se rendre : on arrive en prison,
Où l'on convient trop tard qu'on a peu de raison.

(*Il pleure.*)

J'ai lieu de regretter... ma respectable mère.
Quelqu'un vient, sauvons-nous.

(*Il rentre dans une maison, et ferme bien la porte.*)

SCÈNE II.

(*Dans l'obscurité.*)

JUSTE, L'ÉGAL, LIBRE, COURAGEUX, VAILLANT, TROUPE RÉPUBLICAINE, *qui paraît au bord des coulisses.*

JUSTE, *posant Courageux et Vaillant en faction.*

(*A ce dernier.*)

GARDEZ bien ce derrière;
Sur-tout faites silence. (*A l'Egal et Libre.*)

Il nous faut promptement
Faire dans ce jardin un bon retranchement.
Amis, nous les tenons : un fidèle émissaire
M'a donné près d'ici cet avis salutaire.

LIBRE.

Quand notre ennemi compte accomplir son dessein,
Il se casse le nez au milieu du chemin.
C'est encor réussir par une contre-marche :
Au lieu que, quand on suit tout uniment sa marche,
Le déclin du jour vient ; le brigand lestement
Va de suite occuper son dernier logement.

JUSTE.

C'est juste. Il faut d'abord placer chaque avant-garde,
Et de cette masure en faire un corps-de-garde.
Plaçons de ce côté deux bivuoacs lointains,
Et gardons bien sur-tout les plus petits chemins.

LIBRE.

Il faut, avant le jour, par adresse ou par force,
Faire capituler cette horde féroce.

(*Ils sortent, et la troupe disparaît.*)

SCÈNE III.

COURAGEUX, VAILLANT.

VAILLANT, *prenant une prise de tabac.*

(*A part.*)

ME voilà sans tabac.

COURAGEUX.

Qu'il est doux d'obliger !

(Ici Vaillant se promène derrière Courageux, de très-près ; Courageux, après avoir dit le vers suivant, se retourne vivement, qui fait qu'ils se heurtent ensemble.

Avec autant de bien je pourrai soulager...
Je croyais posséder deux châteaux en Espagne.

VAILLANT.

Etant en faction, c'est où le soldat gagne.

COURAGEUX.

Un fantassin est riche en faisant son devoir.

VAILLANT.

Avant d'aimer le bien, il faut le concevoir.

COURAGEUX.

Je commence à vieillir.

VAILLANT.

Pourquoi veux-tu m'apprendre
Ce que l'homme ancien ne veut jamais entendre ?

COURAGEUX.

J'ai tort. Voilà long-temps que nous nous connaissons.

VAILLANT.

Nous étions à Strasbourg au rang des bons garçons.

COURAGEUX.

Nous nous amusions bien.

(Ils font demi-tour à droite, s'éloignent et reviennent.)

VAILLANT.

En pensant à la gloire,
La paix serait pour nous la plus belle victoire.

COURAGEUX.

C'est vrai. L'homme, guidé par l'amour de ses droits,

Sait servir sa patrie et respecter ses lois.

VAILLANT, *pressant la main de Courageux.*

Estimable Français ! c'est par économie
Que nous pourrons, hélas ! sauver notre patrie.
Si nous avons conquis nos droits sous ses drapeaux,
C'est dessous son hôtel que seront nos tombeaux.

COURAGEUX.

(*Ils font demi-tour à droite, s'éloignent et reviennent.*)
Que j'aime à t'écouter ! Connais-tu la marine ?

VAILLANT.

Je m'entends beaucoup mieux à faire une fascine.
Comment peut-on parler sur ce qu'on ne sait pas !..
Je ne peux pas souffrir ces faiseurs d'embarras.
Sans les coups de chapeaux, le chapelier sans doute
Se trouverait forcé de faire banqueroute.
Tous les faux délateurs, amis de l'intrigant,
Nuisent à l'intérêt d'un bon gouvernement.
(*Ils font demi-tour à droite, s'éloignent et reviennent.*)

COURAGEUX.

Dis-moi, connais-tu bien l'humeur de la Tulipe ?

VAILLANT.

Entre nous il n'est bon que pour fumer sa pipe :
Il ne se mêle plus des affaires du temps ;
Mais nous lui connaissons de très-bons sentimens.
Tous les soirs il nous dit de nouvelles histoires ;
Il aime à rappeler ses antiques victoires.

(*Ils font demi-tour à droite et s'éloignent.*)

SCÈNE IV.

JUSTE, L'ÉGAL, COURAGEUX, VAILLANT, ARLEQUIN, LIBRE, SANS-RAISON, L'ENTRAINÉ, AGATHE, TROUPE RÉPUBLICAINE.

(*Il doit y avoir quatre sapeurs avec leurs haches. Pour l'entrée, voyez la fin de la pièce.*)

L'ÉGAL.

Ils sont bloqués.

LIBRE.

Tant mieux. Ne faisons point de bruit.
Surveillons bien l'entour de ce petit réduit.
Croisons bien tous nos feux, tâchons de nous connaître.
(*A un soldat.*)
Quant à vous, gardez bien cette grande fenêtre.
C'est avec du silence et de la fermeté
Qu'on gagne la victoire.

LIBRE, *à l'Egal.*

Il dit la vérité.

LIBRE.

Vous êtes courageux, et personne n'en doute.
Souvent l'appât du gain excite une déroute.
(*Ici Juste va sommer les hommes égarés de se rendre.*)
(*A demi-voix.*)
Chit. (*Haut.*) Au nom de la loi,

L'ÉGAL, *à demi-voix.*

Point de bruit.

JUSTE.

Rendez-vous.

ARLEQUIN, *dans l'intérieur de la maison, et d'une voix tremblante.*

Juste ciel ! qui... va... là...

SANS-RAISON, *dans l'intérieur de la maison.*

Redoutez mon courroux.

L'ENTRAINÉ, *dans l'intérieur de la maison.*

Quant à moi, je me rends.

SANS-RAISON.

Les vrais soutiens du trône
Ne se rendent jamais.

ARLEQUIN.

Epargnez ma personne.
Je suis le cuisinier...

JUSTE.

Ne vous obstinez pas ;
Vous avez contre vous quatre cents bons soldats.
Rendez-vous.

ARLEQUIN.

Je déserte, ou je me désespère.

JUSTE.

Sachez que la patrie est une bonne mère.

ARLEQUIN.

Je l'aime tendrement.

SANS-RAISON.

Si tu parles encor,
Prépare-toi soudain à recevoir la mort.

ARLEQUIN.

On va de ce logis en commencer le siége.

SANS-RAISON.

Tais-toi, pendard.

ARLEQUIN.

Monsieur, c'est notre dernier piége.

SANS-RAISON.

(*Très-haut.*)

Va, nous en sortirons. A nous, chasseurs du roi.

(*D'un ton ordinaire.*)

S'il faut capituler, ce sera malgré moi.

(*Ici la troupe républicaine observe beaucoup d'immobilité, et les hommes égarés font une décharge de coups de fusil par les créneaux entre le toit et les murailles des maisons contiguës; après cette décharge, le feu prend dans ces dernières maisons.*)

SANS-RAISON, *après la fusillade.*

Je commande ici seul, et rien ne m'en empêche.

ARLEQUIN.

Vous nous exposez tous... on peut faire une brèche...

SANS-RAISON.

Songe à te bien défendre... Aux armes! au secours!

ARLEQUIN.

Monsieur?...

SANS-RAISON.

Eh bien...

MATHURIN.

Je crains pour la fin de vos jours.

J'étouffe de fumée...

SANS-RAISON.

Au secours! à vos armes!

JUSTE.

Restons à notre poste; évitons les alarmes.

ARLEQUIN.

Malgré qu'on soit ici beaucoup mieux qu'en enfer,
Je ne pourrai jamais m'y chauffer un hiver.

SANS-RAISON.

Au secours, nos chasseurs! aux armes! du courage!
Montrez par la valeur qu'ils n'ont pas l'avantage.
Amis, ajustez bien; nous aurons du renfort.

(On entend une fusillade.)

ARLEQUIN, *après la fusillade.*

Je serais beaucoup mieux au fond du corridor.
Je vois à chaque pas ma chaude sépulture.

(Ici on entend un enfant pleurer dans l'intérieur d'une maison.

JUSTE.

Français, êtes-vous sourds aux cris de la nature?
Non, vous ne l'êtes pas.

(Ici on entend une fusillade des embuscades républicaines sur des hommes égarés qui veulent se sauver, dont plusieurs tombent morts.

LIBRE.

Avons-nous des canons?

JUSTE.

On n'en a pas besoin quand les soldats sont bons.

AGATHE, *dans l'intérieur de la maison.*

Ah! Messieurs, rendez-vous; la loi vous fera grace.

ARLEQUIN.

Ayant encor trop chaud, je vais changer de place.

(Ici on entend encore pleurer un enfant.)

JUSTE.

Rendez-vous; il est temps.

SANS-RAISON.

Il n'est pas temps encore.

ARLEQUIN.

Je me rends.

L'ENTRAINÉ.

Moi de même.

AGATHE.

Ah ! quel funeste sort !

SANS-RAISON.

Si quelqu'un en ce lieu parle encor de se rendre,
Je lui perce le flanc.

ARLEQUIN.

C'est avoir le cœur tendre.

SANS-RAISON.

Chasseurs, ranimons-nous; sur-tout ajustez bien;
Que chaque coup de balle immole un citoyen.

JUSTE.

A vos rangs... Garde à vous... Sapeurs, prenez vos haches.
Grenadiers, en avant... Soutenez vos moustaches.

(*Ici les hommes égarés font un feu terrible, et la charge commence à battre doucement, en augmentant insensiblement de vitesse. Les sapeurs, grenadiers et soldats enfoncent les portes des deux maisons adjacentes, bravant le danger des flammes et du feu de l'ennemi. Pendant ce spectacle effrayant, on voit sortir d'une maison un grenadier conduisant le vieux Mathurin sur la scène; un autre, Aimé. Libre apporte Agathe presque mourante sur la scène. Sur un banc de verdure, un soldat sauve Mathurin et l'amène également sur la scène. L'Entrainé et Arlequin s'étant rendus sont de même libres. D'ailleurs le coup-d'œil ne peut être intéressant que d'après l'intelligence des artistes. Après un roulement, la troupe se met en bataille vis-à-vis les maisons incendiées.*)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE VIEUX MATHURIN, MATHURIN, AIMÉ.

JUSTE, *à la troupe qui observe une extrême immobilité.*

AMIS, possédons-nous..... Quelle félicité!
La victoire est à nous. Vive la liberté!
Soldats, votre valeur, votre zèle fidelle,
Préparent à l'Europe une paix éternelle.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS.

ARLEQUIN, *accourant avec l'Entrainé.*

LES voilà tous exempts d'aller à l'hôpital.

L'ENTRAINÉ.

Croyant faire le bien, on fait souvent le mal.

ARLEQUIN, *se donnant de l'air avec son chapeau.*

Le grand air fait plaisir.

JUSTE.

Souverain du génie!
Grave dans tous nos cœurs ce jour digne d'envie.
Pour donner à ce jour plus de publicité,
Voici, pour notre bien, ce que j'ai projeté.
En soulageant le pauvre, existons sans rancune;
Ne nous laissons jamais tenter par la fortune.

(Ici on entend un air patriotique ; et pendant ce temps, les artistes jouent la pantomime d'une manière à faire voir leur tristesse ; et principalement Libre, sur la situation d'Agathe.)

AGATHE, *après l'air, reprend peu à peu ses forces.*

Où suis-je ? Juste ciel !.... Moment délicieux !
Je revois des Français !.... et la clarté des cieux.
Soldats, dignes de l'être ;.... oui, l'air que je respire
(Malgré ces scélérats, que mon cœur sait maudire)
(Elle fixe le drapeau.)
Ranime tous mes sens.... Quel bonheur ! Doux transport !
Quel plaisir de revoir ce drapeau tricolor !

L'ENTRAINÉ.

Je vais revoir mon frère et sa fille chérie.
Qu'il est doux de rentrer au sein de sa patrie !

MATHURIN.

Intrépides guerriers ! que ne vous dois-je pas !

LE VIEUX MATHURIN, *voulant se mettre à genoux.*

Ah ! souffrez que mes pleurs arrosent tous vos pas.

JUSTE, *empêchant le vieux Mathurin de se mettre à genoux.*

Bon vieillard, levez-vous ; ce serait à votre âge
Remettre sous nos yeux ce despotique usage.

L'ÉGAL, *à Arlequin.*

Êtes-vous bien âgé ?

ARLEQUIN.

J'ai quatorze ans, et plus.
D'ailleurs mon baptistaire en prouve le surplus.

L'ÉGAL.

Êtes-vous militaire ?

ARLEQUIN.

On peut voir à ma mine
Que j'ai, sous des guidons, porté la carabine.
Vous pouvez voir encor, par mes yeux et mon air,
Que j'ai plus d'une fois voyagé sur la mer.

JUSTE.

C'est répondre à merveille.

AGATHE, *à Libre.*

Oui, je vous dois ma vie.

LIBRE.

J'ai rempli mon devoir.

AGATHE.

Si ce beau jour nous lie,
Je ne puis vous offrir que ma main et mon cœur.

L'ÉGAL.

C'est n'avoir fait qu'un pas de la gloire au bonheur.

LIBRE.

Je me rappelle encor de votre aveu sincère :
Comme je ne veux pas en ce lieu vous déplaire,
Je craindrai de manquer à cet amant chéri.

AGATHE.

Notre sexe a le droit de parler d'un mari.

LIBRE, *à part.*

Voilà du changement.

AGATHE.

Depuis cinq ans d'absence,

Comment puis-je savoir tout ce que son cœur pense?
Je me rendrais coupable aux yeux d'un bon Français,
Si je vanterais trop le prix de ses biensfaits.

LIBRE.

Puisque vous agissez en bonne citoyenne,
Je vous offre ma main.

AGATHE.

En vous offrant la mienne,
Mon heureuse planète, en changeant mon destin,
Me rend l'ame contente.

ARLEQUIN.

Et moi de même. Enfin,
Voilà ce qui s'appelle une belle alliance.

LIBRE.

Oui, vous pouvez compter sur ma persévérance.

JUSTE.

Daignez compter aussi sur mon assentiment.

LIBRE.

Je vous en remercie.

LE VIEUX MATHURIN, *à Aimé.*

Et toi, cher innocent,
Voilà cinq ans bientôt que tu vois la lumière;
Comme tu me rends vieux..... Embrasse ton grand père.
Si tu peux être un jour au rang des défenseurs,
Imite, et souviens-toi de nos libérateurs.
Dans un âge avancé, conserve ta jeunesse;
Sois brave, sage, humain; respecte la vieillesse:
Aime bien ton pays, sois soumis à ses lois,
Et ne hante jamais les partisans des rois.

AIMÉ.

Mon cœur sait les haïr, et ne veut les connaître.

LE VIEUX MATHURIN.

Bien dit.

AIMÉ.

Mon grand papa, vous qui m'avez vu naître,
Quand m'acheterez-vous un beau petit tambour?

MATHURIN.

Je m'en occuperai sitôt qu'il fera jour.
Que battras-tu?

AIMÉ.

(Aimé ou Libre.)

La charge : avec ce bruit terrible,
L'ennemi, fort souvent, sait se rendre invisible.

LE VIEUX MATHURIN, *à Aimé.*

Que je t'embrasse encor.

JUSTE *embrassant Aimé.*

Intéressant enfant,
Je t'embrasse à mon tour.

MATHURIN.

Dieu! que je suis content!

(Ici Juste fait un roulement; la troupe observe une extrême immobilité.

JUSTE.

Les armes à la main; soldats, l'obéissance.
Aimons la liberté; mais sur-tout sans licence.
Que le bruit du canon annonce à l'univers
Que tous les bons Français ne sont plus dans les fers.
Oui, je compte toujours sur votre grand courage.
L'Éternel créa l'homme, et l'homme l'esclavage;

Mair

Mais, de notre sénat, les sacrés fondateurs
Verront venir de loin tous les conspirateurs.
Si jamais on voulait nous reforger des chaînes,
Il nous reste des bras et du sang dans les veines.
Si nous voulons, amis, jouir d'un doux repos,
N'abandonnons jamais nos rangs et nos drapeaux.
En suivant le sentier que nous trace Bellone,
Nous soutiendrons nos droits, sans sceptre, sans couronne.

(Exercices et évolutions. Voyez la fin de la pièce.)

VAUDEVILLES.

AIR NOUVEAU.

JUSTE.

DIEU des guerriers, par l'amitié qui nous lie,
Seconde-nous pour célébrer nos héros.
Il est si doux de défendre sa patrie,
Qu'il est flateur de mourir sous ses drapeaux.
Ah! quel heureux destin.... *(Bis.)*
Amis, chantons soudain:
Vive la république;
Chantons à jamais
Le bon accord de nos vaillans Français.

AIR: *De Calpigi.*

UN ACTEUR.

AU rendez-vous de la jeunesse,
Alectryon avec adresse:
Sa présence fait des guerriers,
Pour aller cueillir des lauriers.... *(Bis.)*

Sitôt que la trompette sonne.... *(Bis.)*
Tous les favoris de Bellone
Partent tous l'arme à volonté,
Pour défendre la liberté.... *(Bis.)*

La joie éloigne la tristesse;
L'un vous embrasse sa maîtresse;
Les vieillards d'un autre côté
Chantent : Vive la parité.... *(Bis.)*
Je fais grand cas d'un démocrate... *(Bis.)*
Je ne crains pas l'aristocrate;
On peut bien, sans cette grandeur,
Voler dans les champs de l'honneur. *(Bis.)*

AIR : *C'est ce qui me console.*

LIBRE.

EN dépit de nos ennemis,
Nos cœurs sont enfin réunis,
Sans prêtre, sans étole.... *(Bis.)*
Mocquons-nous de ce qu'on dira.... *(Bis.)*
Bientôt le bon temps reviendra :
La liberté console.... *(Bis.)*

AIR : *La liberté donne des aîles.*

AGATHE.

EN détestant la tyrannie,
Je vais jouir d'un sort plus doux.
Les défenseurs de la patrie
Sont toujours les meilleurs époux.
Pour cueillir des roses nouvelles
Dans mes foyers,
La liberté donna des aîles.... *(Bis.)*
Des aîles à ses guerriers.

L'ÉGAL.

La Vendée est enfin soumise,
Par la valeur de nos héros;
L'Anglais voit que son entreprise
Reste encore au milieu des eaux.
Pour trouver ces êtres rebelles
Dans leurs foyers,
La liberté donna des aîles.... (*Bis.*)
Des aîles à nos guerriers.

COURAGEUX.

L'homme égaré vient en silence
Pour imiter les vendéens.
Quel beau moment de voir en France
L'union des bons citoyens !
Chaque jour palmes nouvelles,
Nouveaux lauriers.
La liberté donne des aîles.... (*Bis.*)
Des aîles à nos guerriers.

ARLEQUIN.

A la fin, je suis libre en France,
Je n'ai plus le mal de la peur;
Bientôt la paix et l'abondance
Feront renaître le bonheur.
Frémissez, partisans rebelles,
Pour vos foyers,
La liberté donne des aîles.... (*Bis.*)
Des aîles à ses guerriers.

VAILLANT.

ÉTANT las de faire la guerre,
J'existe en desirant la paix :
La ressource d'un bon parterre
Est utile à nos intérêts :
Chaque jour victoires nouvelles,
Nouveaux lauriers.
La liberté donne des aîles.... *(Bis.)*
Des ailes à nos guerriers.

(Après un roulement, fin de l'exercice et des évolutions.)

FIN.

ÉVOLUTIONS ET EXERCICE MILITAIRE,

Qui seront exécutés dans ladite pièce.

La troupe marchera au son d'une musique patriotique, tant au pas ordinaire qu'accéléré. Chaque temps d'exercice et les mouvemens se feront au bruit du tambour, par des coups de baguette. La colonne sera formée de deux pelotons, composant chacun un chef, un commandant. La seconde section, un sous-officier de remplacement, un guide de gauche, et huit fusiliers sur deux rangs, qui fait quatre par section. L'homme du premier rang du premier peloton portera un drapeau tricolor; les hommes égarés auront un drapeau blanc : la colonne entrera chaque fois par la gauche du théâtre, dont le fond fait face aux spectateurs.

Exercice et évolutions du second acte.

La troupe entrera, la droite en tête, par la marche de flanc; à mesure que la dernière file de chaque peloton sortira de la coulisse, son peloton se mettra en ligne, tournera à gauche, trois fois, faisant le tour du théâtre; ensuite les pelotons marqueront le pas, en marche, à gauche, en bataille : marche. Guides, à vos places. Immobilité. *(Ici Juste parle.)* Après, reposer sur les armes : repos. Après le repos, un roulement; porter les armes, par le flanc droit : marche; par file à gauche : marche; par peloton en ligne : marche. Tourner à gauche quatre fois; marquer le pas : marche. En marche, à gauche, en bataille : marche; marquer le pas; guides, à vos places. Premier rang, quatre pas en avant du second : marche. Immobilité. Présenter les armes, porter les armes, reposer sur les armes; porter les

armes : faire serrer le second rang sur le premier. Immobilité. Par le flanc gauche, demi-tour à droite : marche ; trois fois par file à gauche ; marquer le pas, par un à gauche : front. Immobilité. La charge en douze temps, par le flanc droit ; l'arme à volonté sur l'épaule gauche, pas accéléré : marche. Cinq fois par file à gauche, et sortir du côté opposé de l'entrée.

Exercice et évolutions du quatrième acte.

Par le flanc droit : marche ; par file à gauche : marche ; par peloton en ligne : marche ; tourner à gauche cinq fois ; la cinquième, tourner au milieu du théâtre ; passage de ligne de fraternité. (*Manière de l'exécuter.*) Demi-pas ; la premiere section du premier peloton oblique à droite de l'étendue de son front ; la seconde section exécute à gauche le même mouvement. Après, le second peloton passe au milieu des deux premières sections ; ensuite les deux sections du second peloton exécutent les mêmes mouvemens des deux premières, qui passent à leur tour au milieu des deux sections du second peloton, pour revenir en tête. Tourner à gauche trois fois ; à la troisième, tourner au milieu du théâtre ; recommencer les mêmes passages de ligne ; tourner à gauche deux fois, par peloton, par le flanc droit et par file à gauche : marche. Par file à gauche deux fois ; la deuxième, par file à gauche au milieu du théâtre. Descendre, faire les deux crochets, le premier rang, deux fois par file à gauche, et le second rang, deux fois par file à droite ; à gauche et à droite : front. Pour faire le fer-à-cheval, l'arme au bras. (*Le vaudeville.*) Après un roulement, fin de l'exercice et des évolutions.

Porter les armes ; premier rang, par le flanc droit et par file à gauche ; second rang, par le flanc gauche et par file

à droite : marche. Descendre au milieu du théâtre, deux fois, par file à gauche, par peloton en ligne; tourner à gauche deux fois; la deuxième, tourner au milieu du théâtre, descendre. (Ici les artistes se placent entre les pelotons; tourner à gauche trois fois. La colonne et les artistes se retirent, et le rideau baisse.

DE L'IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ,
rue de Chartres, n.° 343.